Roger Cantin
La Griffe du Diable
ILLUSTRATION
Vincent Morin

La Griffe du Diable

ROGER CANTIN

La **Griffe** du **Diable**

Illustrations de Vincent Morin

Cataloguage avant publication…

Titre LA GRIFFE DU DIABLE / Roger Cantin

Nom : Cantin, Roger, 1949 - Roger Cantin
Description :
Identifiants : Canadiana……. /ISBN 9782981449603
Classification :

Direction de l'édition : Roger Cantin
Illustrations : Vincent Morin
Montage : Roger Cantin
Correction : ?

KiSS Édition Inc.
4573 Hutchison, Montréal, Qc., H2V 4A1
Tél : 514-592-8805
Mail : kiss2009@me.com
www.kiss.qc.ca

© 2022, KiSS édition Inc.
ISBN…

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples, les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2022
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Publié grâce à…, etc…

Préface ?

Au Petit Séminaire de St-Hyacinthe ce que j'aimais vraiment du cours classique c'était les compositions de français. Le professeur me demandait souvent de lire mon texte devant la classe. J'y allais fièrement. Ça boostait ma vanité. Me faisait sortir du lot. Ça me valait la meilleure note… de laquelle le professeur soustrayait les fautes de français, si bien qu'au final j'avais pas loin de zéro. Ça ne me faisait rien. La réaction de mes confrères de classe compensait. Je les voyais captivés. Accrochés à l'histoire. Il y en avait même pour me demander si « c'était vrai ». Vu la quantité de meurtres, monstres, phénomènes inexplicables et suicides de mes histoires ça ne l'était évidemment pas.

Avec La Griffe du Diable, je reviens au plaisir que j'avais à cette époque, (déjà lointaine !). Ce texte est fait pour être lu à haute voix. Par vous-même. Seul et ou devant d'autres. Ou lu par un Pierre Lebeau par exemple. Et pendant qu'on y est, accompagné d'un orchestre symphonique garantissant les élans dramatiques, tragiques, et fantastiques. J'ai des idées de grandeur me direz-vous ? Et pourquoi pas !

On m'a parfois dit à propos de mes scénarios « vous avez une belle plume, M. Cantin ». Ce qui n'était pas un compliment. Dans un scénario faut

être factuel, surtout pas faire de style. Avec La Griffe du Diable je me laisse aller à mes pires défauts. Je m'amuse sans prétention, et je ne boude pas mon juvénile plaisir !

1er Janvier 2022

Du même auteur :

SLASH

ISBN 978-2-922976-59-5 • Joey Cornu, 2019,

La Forteresse suspendue

ISBN 978-2-7644-0100-2 • Québec Amérique, 2001,

La vengeance de la femme en noir,

ISBN 978-2-890527-98-0 • Boréal, 1997

Le dernier des Beauchesne, (Matusalem II)

ISBN 978-2-890528-76-5 • Boréal, 1997

Matusalem

ISBN 977-2-890525-99-4 • Boréal, 1993

L'Assassin jouait du trombone

ISBN 978-2-890524-34-7 • Boréal, 1991

Simon les nuages

ISBN 978-2-890523-26-5 • Boréal, 1990

La Guerre des Tuques, 1984,

ISBN 978-2-8903-7220-7 • Québec Amérique, 1984

La Griffe du Diable

Chapitre 1

À coups de haches incessants, les hommes ont fait reculer la forêt. Ne restait sous la neige que des collines dénudées et désolées. Et à l'horizon de cette coupe à blanc, la forêt toujours immense, dont les arbres serrés les uns aux autres attendaient le prochain assaut qui les abattra inévitablement.

La nuit s'installe. Au loin, dans le blizzard, apparaît une silhouette qu'éclaire la pleine lune. C'est Alexis. Il gravit une pente. La froidure sous ses raquettes fait crisser la neige. Il se bute au vent cinglant qui le repousse, lui interdit d'aller plus loin. Alexis ne s'arrête pas. Il est fatigué. Sa démarche est lourde. Alexis continue pourtant. Il n'a pas le choix. Alexis rejoint la forêt et poursuit sa marche entre de pins géants momifiés par des croûtes de neige durcie.

Est-ce l'effet du vent où les arbres qui d'eux-mêmes s'agitent et fouettent l'air de leurs branches pour le ralentir, pour le saisir ? Et cette poudrerie qui s'attache à ses pas, qui l'aveugle, qui lui coupe le souffle, n'est-elle pas plus forte là où il passe ? Et quels sont ces effroyables yeux jaunes rivés sur lui ? Quelle bête inouïe et maléfique se dissimule dans l'ombre, guette en silence ? Alexis tourne la tête sous son capuchon de fourrure. Du coin de l'œil, il aperçoit un souffle animal sous l'ombre d'un pin. Alexis n'est ni surpris, ni alarmé. Il connait la nature

de la chose qui l'épie. Il est encore trop tôt. L'heure de la craindre n'est pas encore arrivée.

•••••

Deux bûcherons, sortent d'un camp en bois rond à demi enfoui sous la neige et enfilent leurs raquettes. Ils sont venus du camp de la Rivière Croche, situé plus au sud, pour souhaiter la Bonne Année. Maintenant, ils repartent, après s'être bien réchauffés le gosier de quelques généreux verres de p'tit blanc.

— Bonne année les gars !

— Bonne et heureuse !

— À la prochaine !

Leurs hôtes s'assemblent sur le chambranle en billots massifs du camp. La tête rentrée entre les épaules, les bras croisés en réaction au froid du dehors, ils se penchent dans la porte étroite et basse pour donner la poignée de main traditionnelle.

— Souhaitez-la pour nu-z'autres aux gars de la Rivière Croche !

— Le Paradis à la fin de vos jours, les gars !

— Bonne année ! Pis attention d'pas vous perdre en chemin. Çà s'rais d'valeur de vous r'trouver au printemps gelés ben raides dans un banc de neige.

— Ça arrivera pas. Inquiétez-vous pas.

Les visiteurs repartent sous le clair de lune. Ils se retournent encore pour saluer de gestes amples, font trois quatre pas de gigue et reprennent la route en riant. Leurs silhouettes sont ridiculement dérisoires dans l'océan de neige pulpeuse où ils s'enfoncent. Leur isolement, leur solitude n'en sont que plus oppressants. Cela n'empêche l'écho de multiplier leurs rires longtemps après que la nuit les aient engloutis.

Les hôtes retournent à l'intérieur du camp, déroulant leurs manches de chemise sur des avant-bras aux poils hérissés de froid. Ils referment la porte de planches grossières bardée à l'extérieur d'une peau d'animal en guise de coupe-froid. À l'occasion du Nouvel An, on a fixé sur la face intérieure une couronne de branches de sapins avec en son centre une bougie qu'il faut constamment rallumer, vu qu'un courant d'air la souffle chaque fois qu'on ouvre la porte.

— C'est fret en diable, bâtard ! dit en frissonnant McDuff qui, aussi élégant qu'un crapaud bedonnant, sautille se réchauffer la couenne devant les buches mise à bruler dans la cheminée.

McDuff s'enrobe d'une peau d'ours complète, tête incluse, gueule ouverte et pattes griffues. Il ramène lesdites pattes par-dessus ses épaules et les croise sur sa poitrine. Se penchant par devant, McDuff rabat la tête de l'ours sur la sienne. Après quoi, les yeux alignés entre les mâchoires béantes et les orteils face au feu de bois, il soupire d'aise. Vieux garçon toujours enrhumé et fourbu de rhumatismes, McDuff n'est plus en mesure de travailler, mais il continue de passer ses hivers au camp, se rendant utile par de menus services. En cette veille du premier de l'An, il est le seul à s'accommoder de l'isolement.

Réunis autour de la grande table commune, les autres bûcherons sont nostalgiques. Un pareil soir passé au fin fond des bois, il faut avoir la couenne dure pour ne pas se sentir abandonné. C'est au Cook, Benoit Larose, dit Ben, King of the Beans, qu'il revient d'adoucir ces moments avec un repas copieux et des gâteries au sirop d'érable. À cette heure, on a fini de manger. Les ventres sont pleins. Les assiettes vides s'entassent au bout de la table. Quelques gourmands se servent eux-mêmes une dernière platée.

Benoit à son tour a rempli son assiette et prend place au bout de la table. Un gros raton laveur grimpe sur ses épaules et de temps à autre, Benoit lui donne à manger à même son plat. C'est Bouboule,

l'indolente mascotte du camp depuis aussi longtemps qu'on se souvienne.

Les bûcherons sortent leurs pipes de plâtre et les bourrées de tabac du pays enfument l'unique pièce du camp. Benoit fait signe à Honoré, son assistant, un garçon de quinze ans qui vit sa première expérience au chantier d'hiver.

— Honoré ! Sors la cruche de rhum ! Non, non. Vous autres, restez assis, le jeune va vous servir. Un soir de fête, c'est mon devoir de Cook de vous traiter aussi bien qu'à l'hôtel. Faqu'on y va avec du vrai rhum de Cuba. Pas du p'tit blanc qui t'décape la yeule. Pas pantoute. Une vraie boisson de monsieur.

— Matusalem ? Y'é-tu si vieux que ça ton rhum ? T'as envie d'nous empoisonner ? se moque Slim Doucette en jetant un œil ambigu à l'étiquette ornant la cruche de grès qu'apporte Honoré.

— Hé, du rhum de Santiago de Cuba ! C'est pas rien. Tu m'en diras des nouvelles.

Honoré va de l'un à l'autre, le tonnelet de Matusalem sous le bras remplissant les tasses d'étain qu'on tend vers lui. Slim Doucette n'est pas le moins empressé, même qu'il joue du coude pour être des premiers. Honoré fait son service, mais avec une question qui lui brûle les lèvres.

— Monsieur Ben ? Elle finit comment l'histoire de la sorcière ? Hein ?

— Elle finit mal, mon p'tit gars ! Attention là : verse égal.

Benoit s'assure qu'Honoré verse deux doigts de rhum, rien de plus. Faut être raisonnable sur la boisson, surtout de l'importée qui est rare pis qui coûte la peau des fesses, à moins que tu sois débrouillard comme l'est Benoit Larose, le « King of the Beans ». Au camp, Benoit suit les règles. Toujours. Vaut mieux prévenir que guérir, dit-il souvent. Le soir du Jour de l'An, bien sûr, on fait des exceptions. Mais pas trop, parce que les bûcherons pis la boisson, ça fait pas toujours bon mélange. Honoré verse donc précisément deux doigts de rhum par tasse et attend que l'histoire de la sorcière reprenne. Benoit n'a pas trop à se faire prier. Il se compose un visage tragique et adopte un ton dramatique.

— Ouais, la sorcière… La Corriveau… La pendre, ça a ben été la seule faveur qu'on lui a faite. Fallait y faire avouer ses crimes avant de la juger. Pour ça, ils ont pas été tendre avec elle, les juges, les bourreaux, les soldats, pis cette engeance de fonctionnaires coloniaux. Elle en avait gros sur le cœur au moment de mourir, la Corriveau. Ils avaient pas eu pitié, personne.

Le regard grave, un brin de malice au coin des lèvres, Benoit poursuit le fil d'une histoire fantastique qui fut interrompue par la visite des bûcherons de la Rivière Croche. Plus qu'attentif, Honoré arrondit les yeux encore un peu plus, comme si cela l'aidait à mieux entendre. Quant aux bûcherons autour de la table, ils sont comme toujours sceptiques devant les propos de Benoit. Propos, comme de coutume, exagérés et incroyables. D'habitude, on en profite pour agacer le Cook qui déteste ne pas être pris au sérieux. Et les moments où il est le plus susceptible sont comme celui-ci quand il abaisse le ton de sa voix, ralentit son débit, penche la tête dans la lumière vacillante du foyer pour un effet théâtral rivalisant avec les meilleurs acteurs de la grande ville. Là, ce serait le temps de lancer une moquerie parce que Benoit ne manquerait pas de se mettre en colère. Mais rien ne se passe. Personne n'y pense. Tous écoutent totalement captivés par l'histoire, par le suspense. Honoré le premier, évidemment. Apparemment, les sceptiques sont confondus par l'art du conteur.

— On l'a mis dans une cage de fer. Qu'on a accroché à la plus haute branche d'un gros chêne, à la croisée des chemins. Pour donner l'exemple. Elle avait pas bonne mine la Corriveau. Déjà les yeux comme sortis de leurs trous à cause que la corde lui avait tellement serré le cou. Tu sais mon ti-gars, c'était l'habitude que le bourreau s'accroche au

corps du condamné pour mettre plus de poids quand y tombe en bas du gibet. Il devait peser dans les trois cents livres ce bourreau-là parce que ça l'avait maganée vraie, la pauvre Corriveau. Bon en tout cas, une fois dans cage de fer, ça s'est pas arrangé. Elle est restée des semaines, pis des mois, comme ça à se faire picosser par les corneilles, les rats pis les écureux, jusqu'à c'que c'qui restait d'elle pourrisse au su et à la vue de tout le monde ! Frères humains qui après nous vivez, n'ayez vos cœurs contre nous endurcis, car, si pitié de nous pauvres avez, Dieu en aura plus tôt de vous merci, comme un poète a dit y'a ben longtemps. Bon pour la Corriveau, y'a pas eu de merci pantoute…

Ce soir, Benoit le Cook se dépasse vraiment. Il est hypnotique. À l'écouter, on entre dans un état second. C'est le cas d'Honoré pendant qu'il verse le rhum dans la tasse d'Ovide Moineau qui, malgré son nom, n'est certainement pas le poids plume du groupe. Obnubilé par le récit, Honoré ne regarde pas ce qu'il fait et bientôt la tasse d'Ovide déborde. Benoit le Cook lui-même pris par la force de son propre récit, ne se rend pas compte de la maladresse de son assistant. Il poursuit à voix basse, marque des pauses lourdes de suspense, ose même quelques effets de voix.

— Fait que, même morte, y'est resté à la Corriveau comme le goût de s'venger sur l'premier qui

viendrait à sa portée. Les nuits bien noires, on dit qu'elle sort de sa cage de fer… Parce que comme elle est toute pourrie puis qu'elle se défait en morceaux, ça passe entre les barreaux…

La mâchoire d'Honoré tombe de stupéfaction alors qu'il s'imagine celle de la Corriveau tomber de putréfaction. Il y a quand même dans l'auditoire un dissident : l'efflanqué Slim Doucette bien sûr. Il approche sournoisement un pied vers la queue du chat qui somnole devant lui. En vérité, depuis que la tasse d'Ovide déborde, les bucherons se désintéressent de la verve de Ben le Cook et s'assurent que pas une goutte rhum ne se perde en tendant leurs gobelets d'étain sous la cascade. Un autre gobelet déborde, un nouveau prend le relais.

— … Pis là… la sorcière saute sur les voyageurs qui passent en-dessous de son arbre. Elle s'agrippe à leur dos avec ses doigts tous pourris que les os leur sortent au boutte comme des griffes. Après ça, surtout si c'est un maudit anglais, ou bedon un de ceux qui leur lèche le cul, la Corriveau les force à s'rendre sur une île pleine de démons et de sorcières… C'est là que le pire arrive. La sorciè…

À l'instant exact où le récit atteint son paroxysme, Slim écrase la queue du chat. Un terrifiant miaulement fait sursauter toute l'assemblée et provoque un enchaînement rapide de réactions cocasses : la tête de McDuff se dresse une seconde

avant de rentrer dans la gueule d'ours comme une tortue effrayée dans sa carapace. Ovide sursaute et propulse le contenu de sa tasse en l'air. Un ruban de rhum s'élève tout droit comme un liquide en apesanteur. Vif comme l'éclair, Ovide déplace sa tasse en zigzag parvenant à rattraper le précieux alcool à mesure qu'il retombe, et ça, sans en perdre une goutte. Pour finir la chaise du gros L'Ecuyer, déjà soumise à des charges et contraintes à faire frémir architectes et ingénieurs, se brise sous lui avec fracas. C'est que L'Ecuyer a l'habitude de se mettre les pieds sur la table et de se bercer sur les pattes arrière de sa chaise. Affaiblie par ce traitement prolongé, la pauvre chaise n'a pu résister à ce dernier soubresaut. Le frisson passé, tous éclatent de rire…

— Hé que t'es menteur, Benoit Larose, ricane McDuff entre les mâchoires de son ours.

— Toi, pis tes histoires à dormir debout ! Bougonne L'Écuyer qui se relève péniblement et constate l'état lamentable, irrécupérable même, de sa chaise favorite.

— J't'accorde qu'ça m'arrive d'embellir… Mais y'a assez de vrai dans mes histoires que tu devrais te retenir de rire ! Concède Ben le Cook qui cherche du regard qui a osé l'interrompre avec un tour aussi éculé. Dans son dos, Slim Doucette ricane en silence, fier de son coup pendable.

— Pis ? Il arrive quoi sur l'île ? insiste Honoré, frustré par cette nouvelle interruption du récit.

Plutôt que reprendre l'histoire, Ben le Cook fixe la porte du camp. Son expression devient réellement grave. Même qu'Honoré jurerait l'avoir vu frissonner. Soudain, soufflée par un vent glacial, la porte s'ouvre claquant contre le mur pour dévoiler une sombre silhouette auréolée de poudrerie. C'est Alexis.

Un temps, Alexis scrute l'intérieur du camp. Ensuite, il pique ses raquettes dans le banc de neige près de l'entrée. Il passe à l'intérieur d'un pas mesuré, claque ses bottes pour en faire tomber la neige et d'une poussée referme la porte. Tous s'écartent en silence le laissant aller vers la cheminée. D'un geste ample, Alexis enlève son lourd manteau de fourrure et saisit une chaise au passage. Il étend le manteau sur le dossier avant de s'assoir face au feu, le dos courbé, les coudes sur les genoux. Il passe la main dans sa barbe pour en faire tomber la neige. Pour la première fois, nous apercevons clairement son visage aux traits ravinés par les froids de l'hiver et marqué par la lassitude d'un homme traqué. Alexis tire de la poche de son manteau une petite croix au bout d'une mince chaîne. Il la fait jouer dans sa main. Apparemment, cet objet a sur lui un effet apaisant. Il la remet dans son manteau avant de prononcer d'une voix éteinte.

— Salut les gars. Bonne année.

— Toué itou, Alexis. Pis l'paradis à la fin d'tes jo…

McDuff ne termine pas sa phrase, fusillé par les regards embarrassés, fâchés même, des bûcherons. Apparemment, il y a des choses à ne pas évoquer avec Alexis. Le paradis par exemple. La chose n'échappe pas à Honoré qui se demande pourquoi on se retient de lui souhaiter franchement la Bonne Année. D'habitude, on se montre enthousiaste quand vient un visiteur. Quel que soit la raison de sa venue. On est trop heureux de rompre la monotonie des longues journées de travail. On guette tout ce qui fait oublier l'isolement. Mais là, même si tout dit qu'Alexis n'est pas un inconnu pour eux, les bûcherons préfèrent le laisser seul dans son coin. Hormis sa mine grave, Alexis ne semble pas un méchant homme. Le raton laveur de Ben le Cook le sait bien, lui. Il quitte son maitre en se dandinant pour aller se lover aux pieds d'Alexis.

— C'est qui lui ? Qu'est-ce qui vient faire ici ? demande Honoré à l'oreille de Ben le Cook.

— Alexis Dubois. Le malheureux. Le damné, répond Benoit, laconique.

Benoit emplit une assiette de ragoût de pattes et de fèves au lard qu'il porte à l'énigmatique Alexis. Le père McDuff, toujours enveloppé de sa peau d'ours

s'est éloigné du foyer dès qu'Alexis s'y est amené. Il se réinstalle à la table commune où, se penchant vers Honoré, il lui glisse à l'oreille :

— Quand l'année qui s'achève est pour donner sa place à la nouvelle, le Diable vient voir ce gars-là pour lui réclamer un vieux compte, par rapport à la griffe que le Diable a perdue… dans le temps.

— Le Diable a perdu une griffe ? C'est grave ?

— Ça a ben l'air. À c'qui parait.

Ces mots éveillent la curiosité d'Honoré qui à son âge est sans limite. Il s'attache aux gestes de Alexis qui prend l'assiette des mains du Cook. Il scrute le sourire, fatigué, qu'Alexis destine à Benoit pour le remercier. Ensuite, il observe Alexis se penchant sur son assiette pour manger sans se presser. Aussitôt Benoit revenu à lui, Honoré l'interroge directement, mais à voix basse.

— C'est quoi la griffe du Diable, Monsieur Ben ?

— On s'est ouvert la trappe à c'que j'vois ? dit Benoit, un regard de biais pour McDuff. C'est rien de bien catholique, mon ti-gars. La pire des folies de jeunesse, si on peut dire.

Laissant Alexis leur tourner le dos, les bûcherons calent nerveusement leurs gobelets de rhum. Ils

n'osent élever la voix. C'est à peine si on distingue leurs conversations à travers le bruit du vent sifflant sur le toit du camp.

Slim Doucette est allé à la porte sous prétexte de rallumer la bougie de la couronne. Il entrouvre ladite porte et, par un mince entrebâillement, risque un œil dehors. L'Ecuyer l'imite en passant la tête sous lui. D'abord, ils ne distinguent rien… puis… il leur semble que… là ! Juste à l'orée du bois. Une bête hallucinante. Des yeux jaunes luisant dans le noir. Un souffle de buffle dans la froidure. Sans perdre l'ombre d'une seconde, Slim ferme la porte, manquant d'amputer le nez bouffi de L'Ecuyer. D'un commun accord, ils entravent la porte avec un solide montant de bois.

— As-tu vu ce que j'ai vu ? murmure Slim Doucette.

— J'aime mieux penser que j'ai rien vu ! réplique L'Écuyer qui ne tremble pas que du froid.

— On fait quoi si c't'affaire-là essaie de rentrer en-dedans du camp ?

— Elle essaiera pas. C'pas à nu-z'autres qu'elle en veut, conclut L'Écuyer avec la sagesse du lâche.

Au bout de la grande table commune, encadré de McDuff et Honoré, Benoit le Cook retrousse le sourcil droit en forme d'accent grave. Ce qu'il fait

toujours au moment de commencer une nouvelle histoire. À voix basse, il commence à parler…

— La griffe du Diable… C'est pas une histoire facile à raconter. T'es encore jeune pour comprendre ce que ça représente pour un homme amoureux de sa belle d'aller se perdre au fond des bois à chaque hiver.

— J'en ai une blonde moi ! J'peux comprendre.

— À ton âge ? Toi ? Hé ben. On est vraiment rendu avec une jeunesse dévergondée… En tout cas, ça, c'est une autre affaire que j'vais me retenir de rien dire dessus.

— Mais c'est-tu une histoire d'amour, la Griffe du Diable ? questionne Honoré un brin refroidit par cette perspective que c'en soit une.

— C'est ce que devient une histoire d'amour quand le Diable s'en mêle ! Retiens ben la leçon, mon gars : vaut mieux pas s'penser plus malin que le Malin lui-même. Ça remonte à déjà pas mal d'années. Dans le temps, j'étais comme toi : un jeunot qui partait pour son premier chantier d'hiver. Je le revois encore Alexis : fringant, puis fanfaron. On disait déjà le « fameux » Alexis. Toutes les filles du village se pâmaient pour lui, la moitié des gars le jalousait, puis l'autre moitié l'admirait. C'était fin octobre, le jour du grand

départ pour les chantiers de bois. Dans ce temps-là, on montait au nord en charrettes. En autant qu'y avait des chemins. Pis par après en canots d'écorce, ou sur des radeaux. Le chemin de fer allait pas si loin. Tout le monde avait le cœur gros. On partait pour cinq longs mois. Cinq mois sans nouvelles de personne. Cinq mois à couper du bois en comptant chaque maudit jour avant le printemps… C'est long-en-pas-pour-rire !

•••••

Illustration proposées

Chapitre 2 (illustre le 1)

Référence : page 9

Alexis seul avance dans le Blizzard – des bêtes cachées sous les branches de sapin l'épient.. Zone coupe à blanc, forêt comme un mur.

Faire sentir la solitude.
Le destin tragique et inévitable.

La Griffe du Diable

Chapitre 2

Vingt ans plus tôt, dans un village qui beaucoup plus tard prendra le nom de Saints-Martyrs des Damnés, les hommes font leurs adieux à leurs femmes, fiancées et chacun ou presque à une ribambelle d'enfants. Alexis, sûr de lui, arrogant même, bref, vingt ans plus jeune, est au centre de la foule et fait le drôle pour encourager chacun :

— Soyez pas triste Madame Laframboise, cet hiver, votre mari pis moi on rase la forêt jusqu'au Grand Nord, comme ça, on aura plus jamais besoin de retourner au chantier.

— Dis pas ça, Alexis. Avec une terre de roche, c'est juste si j'arrive à nourrir ma famille ! S'il fallait qu'on chôme tout l'hiver en plus, rétorque Laframboise avant d'enlacer sa femme et ses enfants.

Laframboise a bien raison. L'ouvrage est rare. L'hiver est long. Survivre dans un pays de froid et de neige n'est pas facile. Et puis Alexis a beau fanfaronner, il est juste comme les autres : le cœur à l'envers puis triste à mort de quitter sa douce, la belle Roxane. Par-dessus les gens, Alexis peut voir le magasin général fourmillant de monde. Et à travers la vitrine, il aperçoit Roxane servir les clients derrière un comptoir qui fait toute la longueur du magasin

général. Roxane sourie à tout le monde, remplit les commandes sans perte de temps. Alexis, lui, se renfrogne. Quelque chose l'irrite. C'est de voir Boisjolis tenir la caisse à deux pas de Roxane. Boisjolis le neveu embourgeoisé du marchand général. Boisjolis et sa manière de regarder Roxane avec envie. Boisjolis qui ne manque jamais de dire que c'est grâce à lui que Roxane a obtenu cet emploi au magasin général. Boisjolis-ci, Boisjolis-ça, en un mot Alexis bouillonne à mesure qu'il pense à ce prétentieux, à ce fils de riche.

•••••

— Honoré, mon p'tit gars, le fait que dans le monde y'ait cent mille fois plus de pauvres que d'riches, c'est la plus durable pis la plus répandue des injustices. Les curés nous disent que Dieu aime les pauvres, mais ça parait pas trop si tu veux mon avis. En tout cas ben moins que le fait que les soutanes reçoivent pleins de faveurs de ces riches-là qui eux-autres se gênent pas pour nous manger la laine sur l'dos. Bon, j'vais pas m'étendre sur le sujet, mais retiens que c'est une des affaires qui mettait Alexis en beau *joual vert*. Juste ça, c'était assez pour qu'il haïsse à mort Boisjolis. Rajoute que l'curé du village, l'abbé Deslongchamps, voulait pas qu'un « tout nu » comme Alexis marie Roxane, le belle orpheline, parce qu'elle était orpheline en plus. Bon, tout ça fait qu'au moment de partir pour les chantiers,

c'était à fendre le cœur de les voir s'aimer de même ces deux-là puis de pas pouvoir se marier à cause d'un Curé bucké dur. Ça trottait fort dans la tête à Alexis quand il est allé voir Roxane dans l'magasin général sous prétexte de s'acheter du tabac. Au fond de lui, il était pas trop sûr si c'était pour faire ses adieux à Roxane ou bien pour donner une mornifle à Boisjolis de manière préventive. Finalement, il s'est retenu, puis il est allé droit vers Roxane pour l'amener dans un coin tranquille à l'entrée de l'arrière-boutique.

•••••

— Tu m'oublieras pas Roxane?

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu sais bien que non.

— C'est long cinq mois…

— Ce ne sera pas le premier hiver passé à t'attendre !

— Mais l'autre là, le « Boispourri », il va pas lâcher de te tourner autour.

— Y peut bien tourner tant qu'il veut. Il va juste creuser son sillon pis s'embourber dedans.

— — Roxane, en revenant au printemps, j'aurai assez d'argent pour acheter une bonne terre.

Jamais j'crérai que quand j'serai établi, l'Curé, l'maire pis les autres notables trouveront plus rien à dire contre notre mariage, Ciboire !

— Sacre pas Alexis, ça arrange rien.

Agacé que Roxane et Alexis conversent sans qu'il puisse trop les épier, Boisjolis interpelle Roxane.

— Roxane. Qu'est-ce que vous faites ? Venez au comptoir. Les clients attendent.

— Puis moi ? J'suis pas un client moi ? Bougonne sèchement Alexis avec l'envie de faire ravaler à Boisjolis ses mots trop bien articulés et teintés de cet accent acquis dans les collèges classiques tenus par les prêtres.

— J'arrive M. Boisjolis, lance Roxane qui n'est pas pressée d'obéir et feint de servir Alexis comme tout client. Tu veux du tabac à chiquer Alexis ? Viens voir par icitte. On en a trois sortes.

Roxane saisit Alexis par la chemise et le tire plus loin dans l'arrière-boutique. À l'abri des regards, Roxane donne à son amoureux un baiser à faire rougir même le plus courayeux des gars de chantiers. Quelque vieux à l'entrée du magasin immobilisent en bout de course leurs chaises berçantes. Une position à l'équilibre précaire mais qui leur donne un excellent angle de vision sur ce baiser passionné.

Gêné, Alexis tente de se défaire de l'emprise de Roxane qui le ramène à elle.

— Es-tu gêné ? T'as pas honte de moi, j'espère !

Mis au défi, Alexis l'embrasse sans retenue. Lorsqu'enfin les amoureux relâchent leur étreinte, les vieux reprennent tous ensemble leur bercement mais avec des crampes aux mollets pour s'être tenus si longtemps hors d'équilibre. Poussant son amoureux dans le dos pour qu'il cesse de fixer Boisjolis comme s'il était une mouche à merde qu'il allait écraser, Roxane raccompagne Alexis à la sortie du magasin général. Avant de sortir, Alexis dit à Roxane, mais à voix haute pour que le réel intéressé entende bien ses mots et le ton sur lequel il les prononce :

— Lui, le « boutonneux », si j'apprends qu'il te tourne autour, je te jure...

— Alexis, tu m'as juré de pas jurer. Apprends à te comporter. L'Curé voudra jamais nous marier si tu continues à faire la mauvaise tête. Pis vas-y avant que j'me mette à brailler. Dépêche. Ils t'attendent.

Boisjolis fait semblant de ne pas entendre et de servir une dame accompagnée de deux fillettes. Mais chaque fois qu'Alexis le traite de « boutonneux », et il ne s'en prive jamais, Boisjolis est profondément

troublé. Depuis la naissance, sa peau de bébé est d'une perfection de statue grecque. Pas même un poil n'ose pousser à son menton. Pourtant le sobriquet dont le gratifie Alexis insinue un doute dans son esprit. Alors, Boisjolis cherche le miroir le plus proche. Ça ne manque dans un magasin général. Il s'y examine longuement chaque pouce carré du visage. Jusqu'à ce qu'il se rendent compte que ça lui vaut des regards de travers de la part des clients et que ça fera peut-être naître des ragots malveillants. Mine de rien, Boisjolis dépose le miroir juste comme L'Écuyer en coup de vent vient chercher Alexis.

— Alexis ! Arrive ! Notre charrette s'en va, hurle-t-il. Lâche tes mamours pis court, les charrettes sont déjà loin.

Un dernier regard assassin vers Boisjolis et Alexis s'élance rattraper la file de charrettes. Enfin, Boisjolis se détend. Son rival parti, il aura les coudées franches et en pensée il évalue déjà comment il fera pour en tirer avantage. C'est alors qu'une petite voix empressée et gourmande le ramène à la réalité :

— Monsieur ? J'veux un suçon de toutes les couleurs, puis un rouge aussi pour ma soeur, demande en toute candeur la petite Émilie.

— Attends ton tour !

— Mais, c'est mon tour !

Pendant que son amoureux rattrape les charrettes et grimpe dans la dernière, Roxane essuie la larme qui a coulé sur sa joue. Debout au bord du chemin, le Curé Deslongchamps asperge d'amples coups de goupillon les hommes en partance pour les chantiers, puisant l'eau consacrée à même le bénitier que porte servilement Dieudonné Déveault, le bedeau. Assis ou debout dans la charrette, les hommes sont silencieux, n'arrivant pas à détacher un regard humide de ceux qu'ils ne reverront pas avant le printemps. Peu à peu, les charrettes disparaissent à la vue à mesure qu'elles descendent la pente d'une colline. Alexis se tient sur la pointe des pieds, afin que la dénivellation ne lui dérobe pas tout de suite la vue de son amoureuse. De son côté, Roxane grimpe sur une caisse pour retarder de quelques secondes le moment où la main d'Alexis va disparaître. Malgré ça, le moment redouté où ils se perdent de vue pour de bon finit par arriver. Alexis à peine disparu, voici que Boisjolis sort du magasin général.

— Roxane, revenez à l'intérieur. Vous allez prendre froid. Et le travail n'attend pas.

•••••

Les bûcherons et McDuff, comme de soi enveloppé dans sa peau d'ours, sont émus au récit d'une séparation qu'eux-mêmes ont trop souvent vécue. Quant à Alexis face au feu de cheminée a-t-il

entendu le récit de Benoit ? Si c'est le cas, il n'en laisse rien paraître, sinon un profond soupir qui soulève ses épaules.

— L'départ pour les chantiers d'hiver, c'était un gros moment à vivre, Honoré. T'as du l'sentir toi-même. Ça a du t'serrer le cœur, toi avec. C'te fois-là, j'ai vu Alexis s'détourner pour cacher qu'il braillait comme un bébé. Pour vrai, y'avait pas à s'cacher : on avait tous la larme à l'œil. Bon. Quelques jours plus tard, arrivés au chantier, on a ravalé notre peine, pis on s'est défoncé au travail. Parce qu'il y avait pire encore qui s'en venait : le Jour de l'an. La journée la plus terrible pour des gars de chantier. C'est là qu'la nostalgie te prend à la gorge. La journée d'avant, ça va encore. Tu te défoule en bûchant les pauvres arbres. On dit même que les veilles du Nouvel An, les bûcherons coupent dix fois plus de bois que d'habitude, juste par désespoir de se retrouver loin de chez eux.

— Ben voyons, dix fois plus, ça s'peut pas !

— Moi, j'ai pas vraiment vu ça, parce que j'm'occupais tout le temps des chaudrons. Mais on le dit... Faut savoir que les bûcheux de l'ancien temps, c'étaient des travaillants. Pas comme les feignants d'aujourd'hui.

Benoit balaie d'un regard railleur les hommes accoudés à la table commune, question de voir si la

flèche qu'il vient de leur décocher touche la cible. En effet, il y en a quelques-uns à se raidir sous le coup de l'insinuation. Satisfait, Benoit reprend le fil de son récit.

— Toujours est-il que ce soir-là, quand le soleil est passé derrière les arbres…

•••••

Le soleil couchant dégorge ses derniers rayons sur une vallée peu profonde bordée de douces collines. À force d'abattre les arbres, des clairières s'agrandissent de part et d'autre de la rivière Croche qui emportera les billots vers le sud avec les crues du printemps. Le jour qui tombe ne ralentit pas le travail. Les haches frappent les troncs en cadence, les scies vont et viennent, les palans grincent, les chevaux de trait tirent des charges immenses. Les efforts des bûcherons se font au rythme d'une chanson à répondre callée par le père Laframboise et que l'écho répercute dans tous les pays d'en haut. Alexis encore plus que les autres bûche à tour de bras. Il abat un gros arbre et s'attaque au suivant avant même que le premier touche le sol.

À cet époque le Cook du camp était le gros M. Laffitte. Il veille à la préparation d'un formidable repas du Jour de l'An. Son apprenti, nul autre que le tout jeune Benoit Larose, se démène comme un lutin. C'est que jamais le gros Laffitte ne se fatigue trop.

Ses années d'expérience lui ont surtout appris à faire travailler son apprenti. Naïf et volontaire, Benoit se soumet sans rechigner aux ordres et directives de son patron. Il court du chaudron où frétillent des oreilles de Christ vers les marmites de grès où mijotent des fèves au lard. Il remue la soupe aux pois qu'elle ne colle pas au fond. Il prépare une carafe de sirop d'érable. Benoit a encore le temps de sortir les pains du four tandis que M. Laffitte verse sans se presser le mélange à crêpe sur le poêle chauffé à point.

— Benoit, va chercher des œufs puis de la farine.

Benoit court vers le garde-manger, une simple rallonge à la bâtisse principale faite de planches mal ajustées. Horreur ! Il y a un intrus dans le garde-manger : un raton laveur en train de grignoter des œufs. Benoit saisit un balai pour chasser l'animal. Celui-ci, peu impressionné mais prudent, se faufile à l'extérieur par un trou au bas du mur, pendant que le balai de Benoit manque de lui aplatir l'arrière-train et cause plus de tort aux provisions qu'à la bête. Ouvrant la petite fenêtre à carreaux du garde-manger, Benoit essaie d'atteindre même à l'extérieur le rongeur à lunettes avec le balai. Hors d'atteinte, le raton s'assoit sur le dessus d'un banc de neige pour observer les efforts inutiles du garçon. Les yeux cerclés de noir du raton fixent Benoit comme s'il prenait en pitié ce pauvre enfant obligé de se payer tout le travail. Lui donnant raison, déjà la voix de Lafitte résonne.

— Benoit ! Les œufs, la farine ! Vite ! S'impatiente le gros Lafitte.

— Tout de suite monsieur ! Réplique Benoit.

Avant de refermer la fenêtre, Benoit décroche du plafond un des morceaux de viande séchée qui y sont suspendus, et le lance au raton laveur.

— Pis t'es mieux de pas revenir, « Bouboule », menace Benoit, inventant du coup un surnom qui va rester.

— Du beurre ! Benoit ! Apporte du beurre ! Des œufs. De la farine, hurle Lafitte en retournant les crêpes.

Benoit attrape le panier d'œufs, un sac de farine. Les bras déjà chargés, l'apprenti-cook trouve moyen d'ajouter un grand pot de beurre à son fardeau, et se dépêche d'aller déposer le tout devant Lafitte. Laffitte qui tire de la poche de son tablier un « douze onces » de brandy et en boit une généreuse gorgée. Il tend ensuite le « douze onces » à Benoit qui s'imagine un instant que son patron lui offre un coup à boire. Mais non, Laffitte lui indique de verser le brandy dans les fèves au lard question de rehausser leur goût d'une note festive. Benoit s'exécute.

— Wooh ! Ç'est assez là ! s'écrie Lafitte, reprenant vite son « douze onces ». Pis qu'est-ce que t'attends pour appeler les hommes ?

Benoit sort vivement du camp enfumé. Le ciel est rouge sang depuis un moment déjà. Martelant un triangle avec une louche de fer blanc, Benoit appelle les bûcherons qui sans tarder posent la hache sur leurs épaules et prennent la direction du camp. D'abord d'un pas fatigué, puis, humant les odeurs du repas gargantuesque qui les attend, ils accélèrent le pas. Seul Alexis continue de bucher. Derrière lui de longues cordes de billots de quatre pieds font la preuve qu'il ne chôme pas.

— Alexis. Viens-t-en. C'est le souper du Jour de l'an ! lui crie-t-on.

— Il fait encore clair. J'ai encore le temps de scier quelques billots.

Emmailloté dans une couverture de laine ornée de motifs particulier à sa nation, une autochtone est adossée à un gros arbre. Elle observe Alexis en allumant une pipe de plâtre qui l'enveloppe aussitôt d'une fumée dense et théâtrale. C'est Uapishtan, l'aînée, avec à son cou colliers et talismans sacrés. Pour plusieurs elle est une sorcière dont il faut craindre la magie, pour d'autres comme Alexis ce n'est qu'une vieille originale qui se suffit à elle-même vivant de la trappe et de la forêt.

— Vous êtes des bêtes étranges vous les Blancs. Vous tuez les arbres et les jetez dans la rivière au printemps. Sans la forêt, comment les animaux vont vivre ? Et nous, les Indiens, on fera quoi ? On ira au sud perdre le nord ?

Alexis pose sa hache et à son tour sort sa pipe. Ce que dit Uapishtan l'aînée le fait souvent douter. Pourquoi vouloir dompter le nature ? Est-ce si sage de raser la forêt pour en faire des terres où rien ne pousse ? Pourquoi tant travailler pour si peu ? Uapishtan elle n'a rien et ne s'en plaint pas ? Ou c'est qu'elle n'a besoin de rien parce que le monde lui appartient ? Parfois, Alexis envie la sauvagesse dont le mode de vie lui parait bien moins compliquée que le sien. Le fumet du repas choisit cet instant pour atteindre le nez fin d'Uapishtan l'amenant à conclure ainsi sa réflexion :

— Alexis, je te le dis : l'homme blanc est fou. Mais sa cuisine est bonne.

Uapishtan se lève d'un trait. Elle s'empresse d'ajuster la couverture sur ses épaules, ramasse son vieux fusil de chasse posé contre l'arbre et prend le chemin du camp. Alexis marche à ses côtés. En silence. Une chose qu'il a apprise de l'aînée qui parle peu et seulement quand ça compte. Loin devant, le triangle du jeune Benoit produit tout à coup un son bizarre et ridicule. À force de coups, le métal de la

louche s'est déformé jusqu'à n'avoir plus d'utilité aucune, même comme maillet. Benoit grimace : surement que Lafitte va le semoncer pour avoir détruit un de ses précieux ustensiles.

Les bûcherons convergent donc vers le camp, lorsqu'au moment d'y entrer, les chevaux de traits qu'on ramènent à leur écurie, hennissent et s'agitent, prêt à prendre le mors aux dents. On se précipite les retenir et les calmer. De quoi ont-ils peur ? Des loups rôdent ? Un ours qu'attire l'odeur de la nourriture ? Pas du tout : Alexis aperçoit dans la nuit qui tombe cinq hommes sortant de la forêt. Les nouveaux venus avancent à la file indienne dans la neige épaisse. Ils ont des visages sombres et mauvais. Leur venue provoque un malaise chez les bûcherons réunis avec Alexis devant la porte du camp. Uapishtan se retourne et de dépit crache dans la neige.

— Sacré torieux. V'là qu'les hommes de Baptiste se ramènent pour le Jour de l'An !

— Ça va être gai !

— Au moins, Baptiste est pas avec eux-autres !

À cet instant, un homme appuyé sur le coin du camp révèle sa présence en faisant un pas en avant pour entrer dans la lumière qu'émet une fenêtre. C'est Baptiste Labrèche lui-même, le contremaître le plus redouté de tous ceux des pays d'en-haut.

Personne ne l'a vu venir. Sans doute est-il là depuis un temps déjà, épiant les conversations. Maintenant qu'il s'est montré, Baptiste allume sa pipe dont le foyer sculpté a la forme d'une tête pas plus attirante que la sienne.

— Ah ! L'esprit des fêtes ! Ça réchauffe le cœur d'entendre ça ! susurre Baptiste amusé de voir les visages contrariés des bûcherons. Voyons les gars ! Faites-moi pas ces têtes d'enterrement-là ! Vous allez voir, on est pas de si mauvais diables ! Allez-y. Entrez. Faites comme chez vous.

Baptiste attend que les derniers bûcherons franchissent la porte, puis laisse entrer ses hommes, et finalement quand passe Alexis, Baptiste lui tape amicalement sur l'épaule :

— T'es bien travaillant c't'année Alexis. J'ai vu tout c'que t'as buché. On se demande ce qui te démange.

Alexis passe son chemin et entre dans le camp. Baptiste, avant de franchir la porte à son tour, remarque qu'Uapishtan murmure une manière de prière et le fixe d'un regard intense. Loin de s'inquiéter, Baptiste prend expression méprisante au moment de passer devant l'aînée.

•••••

La Griffe du Diable

La Griffe du Diable

Chapitre 3 (illustre chapitre 2)

Extérieur du camp. Arrivée de Baptiste (il a les traits de Marc Labrèche) + Les hommes de la rivière Fâchée qui ont des visages d'assassins. Alexis, Uapishtan et quelques bucherons devant la porte du camp suspicieux les regardent venir.

Référence page 40 / 41

La Griffe du Diable

Chapitre 3

— C'est qui Baptiste ? demande Honoré.

— Le contremaître du chantier de la rivière Fâchée. Baptiste Labrèche. Un homme dur, puis mauvais. Personne voulait travailler pour lui. À part des bons à rien, des gars pas fiables pantoute. Comme Léon Sansregret, ou Bill Malenfant qu'on dit qu'ils étaient au chantier pour se sauver de la police par rapport à des affaires qu'y auraient fait en ville. Les autres, c'étaient Jos Crève-coeur, le fendant à Maurice Boucher et pis « Les baguettes » Lemay qui était anormalement long en jambes pis maigre comme un croque-mort. Ils étaient mal vus, ceux de la rivière Fâchée.

— Aaaahh !?! Pourquoi ?

— Paraît qu'y a des nuits où il se passait des drôles de choses dans leur coin. On aurait vu danser autour d'un grand feu, puis chanter des prières pas catholiques pantoute. C'est pour ça, pas juste à cause des rapides pis des chutes de la rivière Fâchée, que personne de chez nous ou du camp du sud se rendait jamais de ce bord-là.

— Puis eux ? Qu'est-ce qu'y venait faire ?

— Le soir du Jour de l'an, les hommes font la tournée des camps. C'est la coutume. On a supposé que c'était pour ça qu'ils venaient. Fait que le Cook Lafitte les a laissé se servir. Ils se sont mis dans leur coin pour s'empiffrer, jaser entre eux-autres. Ils ont sorti des bouteilles de fort pis ça s'est mis à boire. À un moment donné, McDuff a proposé d'aller rendre visite à ceux du camp sud. Tout le monde l'a suivi. Le camp s'est vidé. À l'exception de moi parce que Lafitte m'a dit de rester pour nettoyer les chaudrons. À l'exception aussi d'Uapishtan restée devant le feu à se réchauffer et guetter du coin de l'œil Baptiste et ses hommes. Pis Alexis, qui était amer comme un bouillon d'épines de sapin. Il pensait à sa Roxane. Il noyait son chagrin à coup de p'tit blanc ! Rien qu'à penser qu'on pourrait profiter qu'il soit loin pour courtiser sa Roxane, ça le mettait dans tous ses états.

•••••

— C'est pas juste que Boisjoli passe l'hiver au village ! Sapré morpion ! Maudit fils de riche ! murmure pour lui-même Alexis, la rage au cœur.

Baptiste Labrèche rejoint alors Alexis sous prétexte de lui remplir sa tasse de fort. Il s'assoit face au malheureux amoureux.

— C'est bien triste d'être coincé ici dans six pieds de neige pis à cent mille de sa belle, rappelle Baptiste comme si besoin était.

— Tu l'as dit, Baptiste ! C't'enrageant. Moi, c'est à la veille de m'rendre fou, confesse Alexis.

— J'comprends ça mon gars, compatit l'hypocrite Baptiste, j'comprends. Mais sais-tu que pour ceux qui veulent… qui veulent pour vrai, y'a pourtant un moyen ? … À condition d'pas être peureux.

Laissant son idée en suspens, Baptiste prend le temps de rallumer sa pipe de païen. Une pipe ben laide façonnée pour ressembler à une tête de Turc, avec les boucles d'oreilles, la barbe pointue, un long nez croche. Quand Baptiste aspire dedans, les yeux du Turc deviennent de braise, et une fumée âcre qui sent le brulé emplit l'air.

— J'ai peur de rien, tu sauras Baptiste. Pis viens pas m'défier à soir, j'suis pas d'humeur.

— Vraiment Alexis !? T'as peur de rien ? Ben, si t'es sûr de ça, j'ai une proposition à te faire.

— Ah oui ?!… Quoi ça ? Lâche le morceau. Arrête de tourner autour.

— T'as entendu parler de la chasse-galerie ?

Uapishtan se retourne vivement face à Baptiste. Évoquer la chasse-galerie suffit à l'alarmer. Alexis, pour sa part, ne s'en fait pas. Même qu'il rit au visage de Baptiste.

— T'inquiète pas, Uapishtan. Voyons donc, Baptiste nous fait marcher. Il pense nous faire peur. Y'a rien là, ironise Alexis le visage collé au faciès ingrat de Baptiste. Écoute-moi bien Baptiste : quand même que ce serait vrai, j'ai pas peur. J'ai peur de rien pantoute. Pis j'trouverais ça bien tentant, pis commode en maudit, d'pouvoir voler dans les airs en canot jusqu'à Saints-Martyrs des Damnés !

— Ris pas Alexis. Ris pas. Ça existe. Aussi vrai que t'es au fond des bois à te morfondre. Aussi vrai qu't'es là devant moi… Même que, justement, il me manque une couple d'hommes…

— Faut pas, Alexis. Ne l'écoute pas ! lance Uapishtan, s'avançant vers Baptiste la main serrée sur les talismans à son cou.

— Toi, la Sauvagesse, dehors ! On t'as assez enduré. Va promener tes babioles ailleurs, rugit Baptiste en frappant la table du poing et indiquant la porte d'un geste tranchant.

Uapishtan se raidit, pose une main sur son vieux fusil. Les hommes de Baptiste se dressent, prêts à la

bagarre. Il y a un moment de grande tension, pendant lequel Benoit a l'impression, à la manière dont il les regarde, que Baptiste redoute les talismans d'Uapishtan. À la fin Benoit s'interpose, plutôt bravement s'appuyant sur l'autorité qui lui défère son rôle d'apprenti-Cook et les ordres formels de Lafitte.

— Tout l'monde assis à sa place. M. Lafitte a dit pas de batailles autrement vous allez avoir affaire à lui. C'est-tu clair ?

Baptiste glousse d'un rire arrogant. Il fait signe à ses hommes de reprendre place. Lui-même reprend à voix basse sa discussion avec Alexis. Voyant Uapishtan ramasser sa couverture et se diriger vers la sortie, Benoit lui fait offrande de saucissons, de denrées sèches et d'une gourde. Manière de s'excuser qu'on chasse du camp la vieille femme. Uapishtan accepte le cadeau. En retour, elle enlève un de ses talismans et l'enfile au cou de Benoit. C'est un curieux objet. Un imposant croc animal, une dent de carcajou, gravée des symboles énigmatiques. Benoit glisse le talisman sous son col de chemise. Uapishtan claque la porte en quittant le camp.

— Y a seulement une condition à respecter, explique Baptiste à Alexis : faire l'aller-retour avant que le jour se lève. Ça nous laisse un gros six heures, c'est l'temps en masse ! Y'a une autre p'tite affaire aussi : les clochers d'églises, faut d'pas les

accrocher. Pour des gars habitués d'avironner dans les pires rapides, c'est pas un gros problème.

— Mais si le canot se renverse, on tombe directement en enfer ! Faut pas y aller, Alexis, proteste Benoit comprenant qu'Alexis est sur le point d'accepter la proposition de Baptiste.

— Crois-tu à l'enfer, le jeune ? questionne Baptiste un sourire en coin. Pourquoi pas à un canot volant d'abord ? Si l'un s'peut, pourquoi pas l'autre ? À ton âge, d'habitude on a l'esprit ouvert.

— Tu nous fais marcher Baptiste, mais j'vais te suivre. Juste pour voir !

— Bien oui. Qu'est-ce que tu risques à venir voir, Alexis ? J'te jure qu'tu vas pas le regretter. Attends-toi d'avoir une grosse surprise. Pis ça sera rien à côté de la surprise que tu vas faire à ta belle Roxane, hein ?

— Tourne pas le fer dans la plaie, Baptiste.

— Alexis, vas-y pas ! insiste Benoit vexé qu'Alexis s'entête et ignore son conseil.

— Tu dis qu'on a six heures pour faire le voyage, Baptiste ?

— Ouais, quand le soleil se lève, le canot tombe comme une roche. Mais on sera revenu bien avant. Là, y'est temps de partir. Faut être monté dans le canot sur le coup de minuit. Entre l'année qui finit puis la nouvelle, y'a un moment spécial. Un temps qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre. C'est là qu'on peut faire voler le canot. Si on connaît la prière qu'y faut.

Le départ est décidé, tous se lèvent. Benoit continue de se rebeller. Il enfile son manteau et se coiffe d'un chapeau fait d'une peau de raton laveur affirmant que la seule chose raisonnable à faire est de partir rejoindre ceux qui sont partis au chantier du sud, et que c'est exactement ce qu'il va faire.

•••••

Songeur, Benoit interrompt son récit. De pénibles souvenirs lui ont brisé son élan de conteur.

— Allez, Monsieur Benoit, la suite, supplie Honoré.

L'Écuyer, qui même s'il la connait par cœur veut entendre la suite, glisse un verre de rhum dans la main de Benoit. Et celui-ci le cale d'un trait et retrouve le courage de continuer.

— J'perdais mon temps. L'idée d'Alexis était faite. J'ai décidé de partir tout seul de mon côté pis de marcher au sud, jusqu'au camp de la rivière

Croche. Comme de raison, le maudit Baptiste a fait c'qui pouvait pour éveiller mes peurs : comme ça, tu vas marcher deux milles dans le bois, tout seul, en pleine nuit, sans savoir sur quoi tu peux tomber ? qu'y m'a dit. Certain, que je lui ai répondu, sûr de moi en apparence, même si en dedans je tremblais déjà, pis qu'une sueur froide me donnait froid dans le dos. Une fois sorti du camp, j'ai vu Alexis suivre Baptiste. Baptiste qui marchait à grands pas sans caler dans la neige. Les hommes de Baptiste, comme Alexis, eux-autres calaient jusqu'aux genoux. C'est pas normal ça. J'les ai laissés aller de leur bord. J'suis parti du mien. Mais par pour longtemps. Parce que j'ai vu quelque chose.

•••••

Benoit fige. Là, tapie dans le noir sous les branches basses des sapins, voit-il vraiment la silhouette d'une loup monstrueux ? Et qu'est ce souffle animal qui se condense alors que luisent dans la noirceur des yeux mauvais ? Benoit ne s'interroge pas longtemps : il pousse un cri, tourne les talons, et court rejoindre Alexis sautillant sur la neige comme un chevreuil apeuré.

— Benoit ? T'as changé d'idée ? Tu vas plus au camp du sud ?

— Alexis, y'a des bêtes. Des loups sortis droit de l'enfer. Y nous guettent !

— Maudit peureux ! Se désole Alexis. Tu prendrais un écureuil pour un ours. Calme-toi ou retourne au camp.

Benoit se colle à Alexis, guettant par-dessus son épaule si les bêtes les suivent. Par moment, il pense deviner des mouvements, des ombres indistinctes se déplaçant dans l'ombre des arbres. Alexis lui ne se préoccupe pas de regarder derrière. Toute son attention se porte sur Baptiste.

— Pas si vite Baptiste ! Crie Alexis, vexé que le contremaître de la rivière Fâchée ne les attende pas et troublé que la neige ne cède pas sous ses pas.

•••••

Après une longue et épuisante marche, la file d'hommes atteint un étang gelé cerclé de rochers à pic et d'énormes pins recouverts d'une neige pesante. Des glaçons épais comme les colonnes d'un temple s'accrochent aux parois des rochers et reluisent dans le clair de lune. Mais le plus remarquable, le plus effroyable, est posé sur la neige au centre de l'étang gelé : un grand et robuste canot d'écorce. Poudré de givre et couvert de glaçons délicats, peint de

symboles mystérieux, le canot repose à la surface de la neige, comme s'il venait tout juste de s'y poser.

Baptiste presse ses hommes de monter dans le canot…

— Montez. Vite. Ça va être l'heure. Lambine pas, Alexis ! Grouille Benoit ! Léon, Bill, Jos, Maurice, Lemay, à vos places. Le canot attendra pas.

Pourquoi Baptiste nomme-t-il ainsi ses compagnons au moment de monter à bord du canot ? Cela fait frémir Benoit, qui y voit une manière de début de formule magique. Baptiste lancerait un mauvais sort, qu'il ne s'y prendrait pas autrement. Alexis lui ne se laisse pas impressionner. Il pense toujours que Baptiste lui joue un quelconque tour élaboré, bien que la présence d'un canot érode quelque peu sa conviction. Il monte à l'avant sans hésiter et sans peur. Benoit se fraie nerveusement un chemin pour se placer à côté de lui.

— Alexis ? On est mieux de laisser faire, murmure Benoit. On devrait retourner au camp. C'est pas une bonne idée. Vraiment pas pantoute. J'ai pas confiance aux diableries de c'te maudit Baptiste.

Le regard de Benoit croise celui de Baptiste. Le teint assombri, les yeux brillants et l'expression envoûtée du contremaître le terrifient. Benoit fait mine de sortir du canot. Les grosses mains des

hommes de la rivière Fâchée le remettent à sa place. Ce qui fait ricaner Alexis. La peur est un sentiment qu'il ignore derrière son bouclier d'arrogance et de mépris. Mais son amusement ne dure pas et même Alexis a un frisson quand une voix sépulcrale se met à prononcer des paroles insolites.

C'est Baptiste. Debout à l'arrière du canot, il lève son aviron dans la nuit, pour réciter une incantation impie. Les hommes retiennent leur souffle. En une parodie de recueillement religieux, ils écoutent pleins d'appréhension, agenouillés au fond de l'embarcation, les épaules courbées et la tête basse. Peu à peu, le ton de Baptiste monte. Sa voix se déforme. On dirait qu'une entité innommable parle par sa bouche. Sa voix se multiplie quand un chœur inique reprend ses paroles et qu'une brise diffamatoire les propagent dans la forêt. Par moment, ce chœur sorti du néant emprunte la tonalité des voix d'Alexis, Benoit et des autres hommes.

— O Béelzébuth ! Asmodée ! Azaroth, mene tekel, mene Upharsin. Accomplis ma volonté. Conduis-nous par les airs et ramène-nous ici même. Si l'un de nous meurt durant le voyage, son âme t'appartiendra pour l'éternité…

— Tu vois Alexis ? En plein ce que je t'ai dit, se lamente Benoit. Y va nous envoyer chez l'Diable !

Benoit a le geste instinctif de se signer. Alexis lui saisit le bras. Qui sait ce qu'un signe de croix dans un pareil moment peut déclencher. Et les hommes de Baptiste y verraient une provocation. Benoit le réalise surtout à la vue de son ami Alexis lui-même interdit de stupeur à mesure que l'incantation de Baptiste escalade vers un paroxysme inquiétant.

— O Béelzébuth. Nous nous plaçons sous ta protection, O Démon, et tu ne tenteras rien contre nous avant le lever du jour ! Mene mene tekel Asmodée, mene Upharsin manan Azaroth, pidai skotte tôtwouelle. Gauvreau Epormyable Mixeudeim Mycroft…

Affaissé au fond du canot, Benoit en a des sueurs froides. Alexis, pour une fois, n'est plus du tout sûr de lui. La voix de Baptiste résonne comme le tonnerre alors qu'il prononce avec ferveur des mots incompréhensibles. Un grand tapage accompagne son incantation démoniaque. Un souffle glacial tournoie follement et secoue les arbres. Des craquements sinistres multipliés par l'écho se répercutent dans la nuit. Des lueurs glauques et verdâtres palpitent sous la neige et convergent vers le canot. Le tout atteint un paroxysme terrifiant.

Tout à coup, Baptiste se tait. Vent, craquement et lueurs cesse subitement. Un silence terrible s'abat sur la forêt… mais rien… il ne se passe rien.

Benoit se détend. Il sourit même. Bien sûr, cette magie n'existe pas. Tout cela sort de leur imagination, du rhum et du p'tit blanc qu'ils ont bu.

— T'avais raison, Alexis. C'est rien qu'un tour qui nous joue. Maudit Baptiste, je vois pas c'qui trouve de drôle à faire peur au monde. Bon. Assez fait rire de nous z'autres. On rentre au camp ? Ok Alexis ?

À peine Benoit a-t-il achevé sa phrase que d'un coup le canot s'élève verticalement à une vitesse vertigineuse, les projetant au fond de l'esquif. Léger comme une plume dans l'air chaud d'une cheminée, le canot monte tout droit tournant violemment sur lui-même. Sans prévenir, les remous d'un invisible rapide le secoue rudement. Le canot se met à tanguer dangereusement. Sortant de son envoûtement à l'instant où les hommes cèdent à la panique, Baptiste ordonne avec autorité.

— Avironnez ! Avironnez les gars ! Avironnez à tour de bras ! Votre vie en dépend !

Le ton ne tolère pas d'hésitation. Baptiste lui-même se démène pour reprendre la gouverne du canot avant qu'il ne verse. Fouettés par la peur d'être jetés dans le vide et l'enfer, tous enfoncent leurs avirons dans l'air épais, aussi dense que l'eau d'un torrent. La peur de Benoit et d'Alexis les fait mettre encore plus d'ardeur que les autres. Bientôt

l'embarcation se stabilise et prend son essor. Le canot file bien droit, bien haut et à grande vitesse.

Il va par un le ciel est dégagé, constellé d'étoiles. Au niveau de la coque, de petits nuages diaphanes s'alignent sur un même plan comme les rouleaux sur un lac un jour de grand vent. Le canot fend leurs crêtes. Les déchirures qu'y font les avirons tourbillonnent sans bruit. L'humidité des nuages se cristallise en une traînée étincelante qui marque le passage de la chasse-galerie. À chaque coup d'aviron, les hommes y vont d'un grognement rythmé.

— Han ! Han ! Han !

•••••

Drapé de sa couverture de laine, Uapishtan marche dans la forêt sous le clair de lune. Elle entend venir le canot volant précédé de sonores Han ! Han ! soulignant l'effort des avironneurs. Elle voit voguer la chasse-galerie à travers le ciel nocturne éveillant à sa passage une faune maléfique. Une faune maudite. Fantômes, goules, succubes, loups. D'abord, les hurlements sont partout. Ensuite, ils se relaient à mesure que la chasse-galerie s'éloigne donnant l'impression d'accompagner le canot maudit.

Quand s'apaise cet angoissant tumulte, résonnent d'autres grondements tout proches ceux-là. Uapishtan pointe son fusil vers les branches basses

de sapins d'où sortent les pattes de loups énormes. Elle devine dans le noir des babines retroussées, des crocs féroces, des corps décharnés, de longs museaux, et des yeux rouges. Ni chien, ni loup, mais véritables bêtes infernales, Uapishtan ne se laisse pas impressionner. Simplement, elle leur montre le collier de dents de carcajou qu'elle porte. Chaque dent est sculptée de symboles occultes pareil à ceux du talisman donné à Benoit. Tout de suite, les chiens d'enfer arrêtent d'avancer, et puis reculent prudemment. Uapishtan est satisfaite. Elle tourne les yeux vers le sommet d'un pin où perche un harfang des neiges. L'oiseau hulule et s'envole suivant de loin la chasse-galerie comme si cela lui avait été demandé.

•••••

La Griffe du Diable

Chapitre 4 (illustre chapitre 3)

Référence page 53 à 57

Le canot dans sa clairière

Option 1 – Les hommes de la rivière fâchée à la file indienne, de la neige jusqu'aux genoux approchent d'un canot posé sur la neige.

Alexis impressionné et Honoré a carrément peur

Où

Option 2 – Baptiste debout dans le canot commence à invoquer le diable.

Chapitre 4

Le canot volant navigue au-dessus des terres convoyant sa cargaison d'âmes perdues. Il file plus vite que le meilleur cheval de course. Les sourcils, barbes et moustaches des avironneurs se sont couverts de givre. Mais l'effort fourni échauffe les muscles et les manteaux retiennent la chaleur. Une fois la frayeur du départ évanouie, la tranquillité sereine de ces hauteurs inconnues étonne les hommes. Plus encore, cela les grise. Ils sont euphoriques. Ils ont un sentiment de puissance. Ils dominent les forces naturelles. Ces pensées et l'étonnante sensation de légèreté leur fait oublier que le diable les emporte. Alexis, plus que les autres, est sous le charme du puissant maléfice. Il est ravi de découvrir qu'un tel pouvoir existe. Tant pis si c'est une sorcellerie !

Malgré ses peurs et ses craintes, même le jeune Benoit admire la beauté du paysage d'une blancheur lunaire et d'un calme infini. Puis se penchant à la verticale au-dessus du vide, il réalise tout à coup l'altitude vertigineuse à laquelle il se trouve. Benoit blêmit, vire au vert, se redresse bien droit les fesses serrées, les yeux fermés bien durs, continuant d'avironner sans plus oser regarder.

Apparaît une grande rivière gelée décrivant de luisants méandres glacés. D'un coup d'aviron,

Baptiste aligne le canot sur son cours. Un loup juché sur un rocher hurle à la lune quand la silhouette de la chasse-galerie se profile dans le ciel. Le loup se met à poursuivre le canot volant répondant à un appel mystérieux. Partout dans la forêt des bandes de loups courent sous le canot. Plus terrifiantes, plus inexplicables encore, leurs silhouettes se muent en ces bêtes monstrueuses qui ont encerclé Uapishtan il y a quelques instants. Quand ces premiers loups s'arrêtent, épuisés par leur course. D'autres prennent la relève. Encore plus affreux. Sautant au-dessus de ravins escarpés, bondissant d'arbre en arbre avec l'agilité de primates. Leurs membres s'allongent, leurs pattes deviennent des jambes décharnées, des bras émaciés.

Bientôt, ceux-là se muent en une meute de sorcières qui court par les bois, accompagnant la chasse-galerie au long de son voyage. Apparemment, la simple apparition dans le ciel du canot volant suffit pour éveiller les mauvais esprits tapis au plus profond des bois. De cela, les hommes dans le canot ne savent rien. Ils ne regardent plus vers le bas. Le froid cinglant les force à se tenir la tête basse et le corps au fond du canot. Maintenant, ils survolent une plaine et ses terres défrichées. Les sorcières arrêtent leur course, une force invisible leur interdisant de sortir de la forêt.

À chaque instant plus nombreuses, les lumières des villages défilent sous le canot ensorcelé. Baptiste

maintient la chasse-galerie loin des clochers dressés dans la nuit, lui faisant décrire de gracieuses courbes au-dessus des rangs de campagne. Vue d'en haut les routes ne sont que des sillons indécis dans la neige que bordent les lumières de maisons éparses.

Très haut au-dessus de la chasse-galerie, plane la silhouette d'un oiseau de nuit. Le harfang des neiges suit le canot volant. Il ne donne que de rares coups d'aile se servant plutôt des vents et courants d'air pour se déplacer.

•••••

Une procession de traîneaux va d'une habitation à l'autre dans la campagne. Le tintement des grelots et l'écho des chants montent jusqu'à la chasse-galerie. Baptiste les aperçoit. Il fait virer le canot et l'aligne sur une course parallèle aux fêtards.

— Ralentissez les gars, on va leur faire une peur du diable !

Le plus éméché des guignoleux est assis au fond du dernier traîneau faisant face à l'arrière. Il chante d'une voix tonitruante et bat la mesure avec une bouteille de p'tit blanc déjà bien entamée. Voilà qu'il aperçoit une chose étrange dans sa bouteille : rien de moins qu'un canot voguant haut dans le ciel. Est-ce un effet pervers de l'alcool que cette hallucination

dérangeante ? Surtout que le canot plonge droit sur lui, et qu'il grandit vite et au point de déborder de la bouteille.

À cet instant Baptiste se jugeant suffisamment proche ordonne d'y aller à fond de train.

— Allez-y les gars ! Avironnez à plein ! On va leur faire la peur de leur vie !

Le canot plonge sur les traîneaux et sème la pagaille parmi les paysans en passant à ras de leurs têtes. Les chevaux prennent le mors aux dents. La guignolée s'éparpille dans les bancs de neige. Les traîneaux se renversent. Certains habitants plongent se cacher sous eux. D'autres essaient de retenir les chevaux paniqués. Épouvantés, tous font de larges signes de croix et récitent les prières les plus senties depuis belle lurette. Le guignoleux éméché fixe d'un regard confus sa bouteille qui de nouveau reflète l'image du canot qui s'éloigne maintenant. À ses yeux, le canot volant sorti de sa bouteille vient d'y retourner. Il jure qu'à l'avenir il fera tempérance, qu'il ne touchera plus jamais même à une goutte d'alcool. Bon. Il n'en est surement pas à son premier mensonge d'ivrogne.

La chasse-galerie reprend de l'altitude et continue sa course. Alexis et ses compagnons ricanent de bon cœur. Baptiste surtout, qui rit méchamment de voir

les chevaux se cabrer, hennir de frayeur et s'enfuir éparpillés dans les champs.

— Ça les gars, ça s'appelle mettre le Diable aux vaches, lance Batiste avec un ricanement de suppôt de Satan.

Si haut dans le ciel étoilé qu'on le voit à peine, le harfang des neiges se maintient hors de vue de la chasse-galerie qu'il continue de suivre patiemment.

•••••

En bordure du village de St-Martyr-des-damnés siège la massive et imposante maison du maire Augé. Juchée sur une butte, elle est ceinturée d'une vaste galerie que recouvre le prolongement du toit en pente. C'est là que se donne la veillée du Jour de l'an la plus grouillante de tout le canton. Les enfants couchés dans les chambres à l'étage ne dorment pas. Quelques-uns jouent, d'autres se reposent. Ils ont fini de déballer leurs étrennes du Jour de l'an et à cette heure tardive, la fatigue a calmé leur excitation.

La gourmande Émilie savoure un bonbon sucré en regardant briller les étoiles par les carreaux givrés de sa fenêtre. Soudain une ombre se dessine. C'est la chasse-galerie qui passe dans le clair de lune, rasant la cime des arbres. Émilie est stupéfaite !

— Venez voir ! Un canot qui vole !

Mais déjà le canot est disparu. Les autres enfants se moquent de la petite fille selon eux trop imaginative. Émilie se renfrogne. Elle déteste qu'on se moque d'elle. Elle a horreur qu'on ne croit pas ce qu'elle dit. Surtout quand elle dit vrai.

•••••

Le bedeau du curé Deslongchamps, Dieudonné Déveault, revient de l'église du village. Après la messe de minuit, il est longtemps resté à prier pour les péchés de ses concitoyens. Le bedeau ne voit pas d'un bon œil les excès qui accompagnent ce païen rite de passage du Nouvel An. Est-ce bien nécessaire d'offenser Dieu par des excès de boisson, en dansant tard dans la nuit, en s'échangeant des propos grivois et des rires gras ? Le curé Deslongchamps, lui, n'a pas perdu une seconde et est depuis longtemps parti pour la veillée du maire. Cela aussi offense Dieudonné. Un curé ne devrait pas se comporter ainsi. À mi-chemin entre la maison du maire et l'église, la pieuse grenouille de bénitier se prosterne au pied de la croix érigée à la croisée des chemins. Il lève la tête vers le Jésus crucifié qui doit bien se geler puisque vêtu d'un simple tissu chiffonné à la taille.

— Au printemps, mon bon Jésus, je vais vous redonner une bonne couche de peinture.

En effet, la statue de bois a souffert du climat rigoureux. Ses couleurs ont pâli. Sa peinture s'écaille comme la peau d'un serpent. Dieudonné se recueille devant le Jésus décrépi, quand un canot plein d'hommes passe derrière.

— Grand Dieu Seigneur protégez-nous !

Dieudonné se signe. Le canot amorce une descente en tire-bouchon. Malgré sa frayeur, Dieudonné va en direction de l'endroit où se dirige le canot.

•••••

— Doucement les gars ! On va s'arrêter en dehors du village. Faut quand même pas ameuter tout ce beau monde ! Clame Baptiste content que le canot volant arrive à destination. Une joie qui ne semble pas bien honnête et dit plutôt qu'il se réjouit pour des raisons inavouables.

Le canot ralentit. Il touche un banc de neige. Il rebondit. Trace un long sillon dans la neige. À la fin, il s'immobilise sur le côté enveloppé d'une brume poudreuse qu'a soulevée un atterrissage plus brutal que s'y attendaient ses passagers. Bousculés, renversés au fond du canot, ceux-ci se relèvent se secouant comme des chiens au sortir de l'eau pour se débarrasser du givre qui les couvre. Puis ils se pressent d'aller vers la maison du maire Augé. Alexis

le premier, Benoit dans son sillage. Alexis a tellement hâte de revoir sa belle Roxane, et plus encore de s'assurer que Boisjolis ne lui tourne pas autour. Il n'a pas fait dix pas que Benoit l'arrête sec en le tirant par la manche. De pierre ou de fer ouvragés, des croix se dressent à travers la neige par douzaines comme autant de sentinelles interdisant le chemin du village.

— Woh ! Pas par là ! C'est le cimetière. À moins que ça vous dise de marcher sur une terre bénite, les avertit Baptiste que cela semble amuser.

— Ça ferait quoi ? C'est le chemin le plus court !

Alexis n'aime obéir à personne. Encore moins à Baptiste. Mais devant l'insistance de Benoit qui ne décroche pas de lui tirer la manche, il change de direction. Tous ceux de la chasse-galerie font comme lui un pénible détour par les champs enneigés où l'on s'enfonce jusqu'à mi-cuisse. Baptiste a pris les devants, la neige ne cédant toujours pas sous son poids.

— Pourquoi est-ce qu'il cale pas comme nous autres, ce maudit Baptiste !?! Bougonne Alexis, fatigué de se débattre dans la neige folle.

Maurice Boucher s'arrête pour reprendre son souffle et murmurer à Alexis.

— Baptiste a couru la chasse-galerie trop souvent. Le Démon commence à lui faire des faveurs ! C'est pas trop bon signe pour nous autres ça.

Baptiste fait une pause le temps de bourrer sa pipe à tête de Turc. Ce n'est pas pour laisser à ses compagnons le temps de le rattraper. C'est qu'au fond du cimetière, au-delà des pierres tombales, il a repéré la silhouette de Dieudonné Deveault. Baptiste fait semblant de rien. Qu'on les ait repérés, qu'on les ait vus arriver à bord d'un canot ensorcelé, qu'on soit assurément sur le point d'alarmer le village, rien de cela ne semble l'embarrasser. Baptiste frotte une allumette. Il aspire la flamme appuyée contre le foyer de sa pipe. Les yeux du Turc rougeoient. Un nuage de fumée enveloppe le visage de Baptiste, et se dissipe tandis lorsque le contremaître poursuit son chemin.

•••••

La maison Augé vibre de la musique des violoneux et des éclats de rire des bonnes gens. C'est tout un Jour de l'An qui s'y fête. Aucun doute que la popularité du maire va encore grandir. Il n'a jamais perdu une élection, le maire Augé. Il sait y faire. Il sait distribuer les faveurs, encourager ses concitoyens et finement écarter ceux qui doutent de ses bonnes intentions. Sous ses allures bonasses, le maire Augé, c'est une main de fer dans un gant fait de sourires

gras cousus ensemble par le fil invisible du favoritisme.

Baptiste est déjà sur l'escalier face à la porte du devant, fumant sa pipe à tête de Turc. Il attend que ses compagnons le rejoignent, tout sourire, content de lui-même.

— Voyez bien que ça valait la peine les gars ! À présent, vous allez fêter, revoir vos proches, où émoustiller des femmes que leurs maris sont pas là, puis danser comme des perdus ! Hein ? On vas-tu les user nos semelles à soir ? promet Baptiste pendant que la fumée de sa pipe prend une désagréable odeur de brulé. Exagérez-pas sur la boisson par exemple ! Pis faut pas oublier de regarder l'heure. On doit être revenu avant le matin. C'est compris, les gars ?

Aux fenêtres se profilent les ombres de couples virevoltants gaiement et s'envoyant dans le gosier des verres de p'tit blanc qui font grimacer et revigorent le dedans. À voir comment Alexis et les hommes de la rivière Fâchée lorgnent cela, Benoit doute que la prudence guidera longtemps ses compagnons. Il est déjà évident que personne ne fait attention aux avertissements de Baptiste. Baptiste lui-même ne semble pas trop y croire et n'en fait pas de cas.

•••••

Dans le salon du maire Augé, les couples mariés et les fiancés dansent des rigodons et autres sets carrés avec tant d'énergie que, toute solidement bâtie soit-elle, la maison entière frémit. Il n'y a pas une pièce de vaisselle qui ne s'entrechoque dans le buffet et pas un « cadre » qui ne tangue sur les murs. Madame Augé a beau les remettre droit, ils recommencent aussitôt à giguer au rythme des violonneux et des tapeux de cuillères.

Réunis chacun d'un côté de la maison, se tiennent les garçons et les filles encore célibataires. Les filles discutent entre elles des mérites des garçons par le biais de plaisanteries, de moqueries, de rires discrets. Les garçons puisent dans leurs verres de p'tit blanc le courage d'aller quérir auprès de l'une des belles l'avantage de la prochaine danse.

Les vieux sont en rangée le long d'un mur, assis soit sur des chaises droites ou des fauteuils, selon l'ordre croissant de leur âge. Ce sont les mêmes qui passent leur journée sur les chaises berçantes du magasin général. Ils regardent se dérouler la veillée en s'échangeant des réflexions sur la vie trop facile de la jeunesse.

En chemise de nuit et regroupés sur l'escalier menant aux chambres d'en haut, les enfants mangent un dessert, se chamaillent ou tout comme les vieux regardent danser leurs parents, grands

frères et grandes sœurs. Bercés par ce remue-ménage, les plus jeunes dorment le nez dans leur gâteau.

Assise sur la marche tout en haut de l'escalier, Émilie converse avec son cousin Daniel Blanchette de Victoriaville, qui manifeste son incrédulité.

— Voyons donc, Émilie. Ça s'peut juste pas. Un canot qui vole dans les airs. Ça a même pas d'ailes un canot.

— Je l'ai vu pareil. J'te jure.

— Ben parles-en pas trop, Émilie. Vont penser que t'es folle.

À la seconde précise où tous les danseurs frappent du pied et figent dans la posture finale d'un set carré et que résonnent les dernières notes de musique, trois grands coups sont frappés à la porte. Le crucifix accroché au-dessus du linteau tressaute et se décroche à moitié. Mais en cette veillée du Jour de l'An, personne n'attribue à ce hasard une signification néfaste. Quand même, tous sont surpris et ont un court frisson, après quoi la bonne humeur générale reprend le dessus. Le maire Augé se précipite ouvrir, fier d'accueillir de nouveaux invités et probables électeurs.

— Diable, on se demande qui peut encore nous arriver à cette heure ? Plaisante-t-il en soulevant le pêne.

— Monsieur le maire, quand perdrez-vous cette vilaine habitude d'invoquer le Diable à tout propos, lui reproche le curé Deslongchamps sur un ton de plaisanterie, mais avec aussi le poids de son autorité morale.

La porte s'ouvre sur le visage sombre de Baptiste, sa pipe à tête d'infidèle dans la bouche, le visage enveloppé d'une épaisse et âcre fumée. L'étonnement du maire est de courte durée. Contournant Baptiste, Alexis entre sans hésiter et souhaite la Bonne Année à tous. Benoit et les autres l'imitent. Ils sont accueillis à bras ouverts par les gens du village, étonnés, mais heureux de les voir.

— Bien, ça par exemple ! On pensait pas vous voir avant l'printemps !

— Venez donc vous réchauffer. Z'avez l'air gelés ben dur. Venez prendre un petit verre de blanc.

— D'où tu viens comme ça, Benoit mon ti-gars, t'es plein de frimas ! T'es-tu fait trainer dans un banc d'neige ?

— On vous pensait au diable vert ! Comment êtes-vous descendus des chantiers ?!?

Assaillis de questions, les nouveaux arrivés restent muets. Ils n'ont pas du tout réfléchi à la manière d'expliquer leur présence à cent lieues d'où ils étaient une heure auparavant. Baptiste franchit le pas de la porte à son tour affichant un sourire trop franc pour l'être vraiment. Beau parleur, il tire d'affaire ses compagnons.

— Minute, minute, laissez-nous enlever nos manteaux, puis danser pour nous réchauffer. Boire un p'tit coup itou. C'est pour ça qu'on est venu ici à soir, hein ?! Plus tard on trouvera ben l'temps de vous conter notre voyage en long en large puis sur le travers !

Il sait s'y prendre Baptiste. Il a l'humour qu'il faut quand il le faut. Un brouhaha d'approbation emplit la maisonnée. Bien sûr. Trop questionner c'est impoli. Et y'a pas de presse. Aussitôt, les nouveaux arrivés se mêlent aux villageois, échangent souhaits et poignées de main. Manteaux enneigés et chapeaux glacés sont lancés dans une chambrette faisant office de vestiaire puis on va se chercher à manger et à boire. Quant à Baptiste, il rôde, il observe, un sourire croche au coin de sa pipe. D'instinct, personne ne l'approche. Apparemment l'odeur roussie de son tabac éloigne quiconque à l'odorat le moindrement sensible. Le voyant approcher le chat de la maisonnée courbe l'échine et dresse des poils

électrifiés par la peur et s'enfuit se cacher. Baptiste s'en moque et passe son chemin.

Benoit se retrouve devant la table du réveillon. Tant de pâtés, tourtières, ragoût de pattes, chiard de porc, cipâtes, fèves au lard, jambon à l'érable, pain de viande, cigare aux choux, tête fromagée, oreilles de Christ, gâteaux et sucreries innombrables le bouleversent !

— He ben ! Si le Cook Lafitte voyait ça, y serait jaloux en pas pour rire !

Benoît a toujours eu le bec sucré et le ventre éternellement creux. Comme un flibustier devant une montagne d'or, il se pourlèche les babines. Impossible de résister à pareil festin.

Alexis cherche Roxane à travers la maisonnée. Il finit par la repérer revenant de la cuisine, un plateau de carrés au sucre dans les mains. Du même coup, il aperçoit Boisjolis qui l'attend accoudé sur le chambranle de la porte de cuisine. Boisjolis s'amuse à bloquer le passage de Roxane. Celle-ci, agacée, veut le contourner. Boisjolis se déplace d'un côté et de l'autre, continuant de lui obstruer le passage.

— Ah ! On ne passe pas. Faut payer la taxe. Un bec sucré pour le Jour de l'An. C'est pas cher. Tu peux pas dire non.

À la stupéfaction de Boisjolis, Roxane prend une expression des plus ravie. Enfin, pense Boisjolis, Roxane consent à le gratifier d'une bise et il espère que ce soit sur les lèvres. Boisjolis fait donc un pas en avant, lèvres tendues, et réalise sa méprise lorsqu'une solide main l'attrape par l'épaule et l'écarte sans ménagement.

— Bonne Année, Roxane ! Lance Alexis tout de bonheur.

— Alexis ! T'es descendu du chantier ?!

Roxane refile à Boisjolis le plateau de sucreries pour sauter au cou d'Alexis. Les amoureux s'enlacent comme s'ils étaient seul au monde pour une embrassade sans retenue qui attire les regards et plus particulièrement celui du curé Deslongchamps habitué à détecter le moindre comportement inapproprié.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Alexis ? Le chantier, c'était trop d'ouvrage ?! T'as lâché la job ? Décoche Boisjolis sur son habituel ton de bourgeois suffisant.

Les amoureux l'ignorent. Sans attendre, ils se joignent aux couples qui dansent au son des rigodons.

•••••

Baptiste, Sansregret et Maurice Boucher sont à la cuisine à lorgner le tonnelet de rhum, la barrique de bière et la réserve de bouteilles de p'tit blanc.

— Pauvres vous autres. On vous a pas encore servis ? Puis vous arrivez du grand frette en plus ! s'exclame la femme du maire Augé qui leur tend des verres aussitôt remplis à ras bord.

Un grognement sourd résonne. C'est au tour du gros chien des Augé de flairer la présence de Baptiste. Il se lève de son coin près du poêle, les oreilles rabattues. Baptiste se tourne vers lui. Le chien montre les crocs et se ramasse sur lui-même. Baptiste le fixe d'un regard mauvais. Après le chat de la maison, c'est au tour du chien de fuir à la cave la queue entre les jambes, frôlant au passage la dame Augé.

— Mon doux Seigneur, veux-tu bien m'dire c'qui lui prend à ce chien là ? Excusez-le monsieur. D'habitude y'es pas comme ça. C'est gênant.

— Oh ça descend bien ça ! C'est du vrai, pas de la Bagosse, fait Baptiste en calant son verre de rhum manière de donner l'exemple à ses compagnons qui en font autant.

— Vous êtes venus comment au fait ? C'est loin le chantier, demande Mme Augé en sortant du four une énorme tourtière.

— En cano… riole. En caniole. En carriole. On est venu en carriole… Bafouille Maurice qui cale d'un trait son verre de rhum pour s'empêcher d'en dire plus.

Manière d'approuver, ou noyer les mots de Maurice, Baptiste et Sansregret calent eux-aussi un autre rhum. N'empêche que maintenant Mme Augé à la puce à l'oreille. Elle scrute attentivement le visage de Baptiste et n'y voit rien qui lui plaise. Elle retourne à son poêle, la mine préoccupée.

•••••

— Pourquoi vous lui avez juste pas sauté dessus, à ce maudit Baptiste ? Attaché puis jeté dehors il pouvait plus nuire à personne, lance Honoré qui déteste le contremaître de la rivière Fâchée à la mesure du portrait que le Cook Benoit en fait.

— On avait besoin de lui, c't'affaire, réplique Benoit. Y'avait que lui à connaître les prières pour faire voler le canot. À ce moment-là, moi, c'est à ça que pense. Autrement pourquoi ça m'aurait dérangé qu'il se saoule ? Pire que ça, j'ai en tête que si la chasse-galerie vient à perdre un seul homme de son équipage, tous les autres sont condamnés. C'est comme ça voyager dans un canot : il en faut juste un pour faire verser le canot, mais tout le monde se mouille. Je te dis à ce

moment-là, j'en mène pas large. Je les vois tous qui sont là à boire, danser, pis qui se sacrent du temps qui passe. J'm'arrange pour les avertir comme que j'peux, mais bien sûr ils m'envoient promener. J'me demande bien comment je pourrais les raisonner. En plus, Alexis est pas trouvable.

•••••

Roxane et Alexis se sont mis à l'écart dans une petite pièce au fond de la maison Augé. Roxane a flairé qu'il se passe quelque chose d'anormal. Alexis n'est pas trop à l'aise de voir venir des questions embarrassantes.

— Qu'est-ce qu'il y a Roxane ? Tu me donnes des becs de bonnes sœurs à présent ? se plaint Alexis.

— J'me demande si t'as bien fait de partir du chantier.

— T'es pas contente de me voir ?

— J'suis contente. Mais c'est un long voyage. T'étais pas supposé travailler pour qu'on s'achète une terre ?

— J'travaille fort. T'en fais pas ! Puis, ce voyage-là me retardera pas dans mon ouvrage.

— Bien voyons, un aller-retour des chantiers de bois, c'est une affaire de deux semaines au moins !

— Bof ! Venir ici, ça a été une affaire de rien !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Explique-toi ?

•••••

À l'extérieur sur la galerie du maire Augé, Boisjolis épie Roxane et Alexis au coin d'une fenêtre. Il frissonne malgré son lourd capot de poils. Mais ces frissons ont peut-être pour cause son animosité envers Alexis. S'il ne peut entendre ce que les amoureux se disent, il devine que la conversation tourne au vinaigre. Son humeur change pour le mieux. Le prétendant éconduit retrouve espoir. Il tend le cou, il tend l'oreille. Quand une voix dans son dos le fait sursauter :

— C'est l'Diable, Boisjolis, le Diable. Se retournant vivement il se retrouve face à Dieudonné Deveault qui fait une mine épouvantée.

— Dieudonné ? Qu'est-ce qui t'arrive ? T'es bien pâle. C'est la boisson qui te fait plus superstitieux que de coutume ?

— Je suis chevalier de la ligue d'abstinence ! L'alcool, je touche jamais à ça. Pis j'suis pas superstitieux non plus. Je sais ce que je dis. Le démon est dans

c'te maison. Je l'ai vu arriver. Je l'ai vu entrer. Il est là.

Dieudonné pointe les hommes de la rivière Fâchée par les fenêtres donnant sur le salon. Puis, par la fenêtre qu'épiait Boisjolis, il désigne Alexis qui discute toujours avec Roxane.

— Ceux-là… Puis lui… Je les ai vus arriver par les airs dans un canot d'écorce. La chasse-galerie, Boisjolis. La chasse-galerie ! C'est-tu pas l'Diable ça ?!

— Ce serait un cadeau du ciel.

— De l'enfer, tu veux dire.

— Le ciel, l'enfer, c'est pareil. Puis, il serait où leur canot ?

— Ils l'ont laissé de l'autre côté du cimetière.

— S'il y a vraiment un canot, on va le démolir.

— Pourquoi ? Ah ! Je comprends. Pour empêcher qu'ils entraînent d'autres âmes sur le chemin de la perdition !

— Oui, c'est ça. Pis surtout pour qu'ils perdent la leur !

— C'est pas une pensée chrétienne ça, Boisjolis.

— Ben quoi ? Si tu dis vrai, pour avoir fait c'qu'y ont fait, ça leur prend une punition, non ? Pis une bonne !

— Ben… De là à les envoyer chez l'Diable…

— Ils y sont déjà !

•••••

— Laisse-moi, Alexis. Quand tu auras fini de me cacher des choses, on se reparlera. Là, je m'en vais danser !

Roxane laisse Alexis en plan et se dépêche d'agripper le premier garçon venu, un gringalet aussi séduisant qu'une patère défraîchie, et l'entraîne dans une danse énergique. Ce faisant, Roxane ne quitte pas Alexis des yeux. Elle est fâchée contre lui. Ou déçue, ce qui est pire encore. Alors elle danse avec un autre pour le punir, le rendre jaloux, ce qui n'est pas bien difficile. Alexis la regarde danser l'œil maussade. Lui aussi est déçu. Comment Roxane peut-elle le traiter de la sorte, lui qui pour la revoir a pris un si gros risque ?

Tout au fond du salon, mine de rien Baptiste observe Roxane et Alexis. Des amoureux brouillés, cela le comble d'aise. Aussi, par une fenêtre, Baptiste

aperçoit Dieudonné et Boisjolis prenant la direction du cimetière. L'expression de Baptiste se durcit. Il murmure à voix basse les mots païens d'une incantation maudite. Cela fait, Baptiste cale son verre de rhum pour la n'ième fois sans que cela ne l'affecte le moindrement.

•••••

La petite Émilie cherche audience auprès de la rangée de vieillards, à la recherche de qui croira au canot volant.

— Ça se peut-tu grand-m'man un canot qui vole dans les airs avec des hommes dedans ? Parce que j'en ai vu un !

La grand-mère sourit. C'est que l'ancêtre est sourde comme un pot et n'entend rien à son histoire. Elle tapote le dessus de la tête d'Émilie de sa main tremblante.

— Oooh ! C'est bien, ma petite fille. C'est très bien. Continue comme ça !

Les convives ont le ventre plein et n'assaillent plus la table du réveillon avec la même assiduité. Benoit passe devant sans y jeter un regard. Il est découragé. Il se creuse la tête à la recherche d'une idée salvatrice. La majestueuse horloge grand-père du maire Augé la lui procure. En douce, Benoit avance les aiguilles

du pendule sur quatre heures, puis s'empresse de prévenir Alexis…

— Alexis. Faut partir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde l'heure !

Alexis ne réagit pas. Il a trop d'idées noires en tête. Il n'a d'yeux que pour Roxane et surtout ce maigrichon avec qui elle danse. Après Boisjolis ça lui fait une autre grosse couleuvre à avaler. Pourquoi est-ce que Roxane le nargue aussi méchamment au bras de cette écrevisse sur pattes ? Ces pensées l'occupent pendant que le maire Augé, lui, remarque l'heure. Il consulte sa montre. Et s'empresse de corriger l'horloge. La belle idée de Benoit s'étiole. Mais pas sa volonté. Il se positionne derrière le maire Augé pour guetter le moment de lui soutirer sa montre. Pas facile. Le maire Augé va constamment d'un convive à l'autre échanger de bons mots, blaguer et porter des toasts. Heureusement, ça l'occupe assez qu'il ne remarque pas la manière dont Benoit lui colle aux fesses.

Pendant quoi, Émilie tente sa chance avec un autre aïeul sur sa chaise berçante. Elle se dresse sur les orteils pour atteindre l'oreille que lui tend le vieil homme.

— Pépère, j'ai vu un canot volant, crie Émilie à l'oreille poilue du vieillard.

— Pas si fort. C'est elle qui est sourde, pas moi ! Proteste l'aïeul portant la main à son oreille encore bourdonnante de la voix de la petite.

Benoit a réussi à soutirer la montre du maire, toujours reliée à son propriétaire par une chaîne. Délicatement, prenant soin de ne pas tirer sur la chaîne, Benoit avance l'heure. Il remet la montre dans la poche du maître de maison. Benoit retourne à l'horloge et lui décoche un coup de pied sournois pour que résonne le carillon. Le maire Augé entend, consulte sa montre et sans s'étonner le moins du monde, va replacer le pendule sur l'heure qu'indique sa montre, soit quatre heures du matin. Benoit est déjà revenu près de Alexis. D'un coup de coude, il attire son attention sur le maire qui ajuste l'heure. Enfin, Alexis s'alarme. Il comprend qu'ils risquent de rater l'heure du départ.

— Sapristi. Vite. Faut chercher les autres.

Benoit jubile. Le tour est joué. Sa ruse fonctionne. On va retourner au camp avant le lever du jour, et avant que les hommes soient fins saouls, déclenchent une bagarre ou se mettent à sacrer ce dont ils sont tout à fait capables même à jeun. Cette fois, le diable n'aura pas leurs âmes ! Au contraire, Baptiste semble vouloir que ses compagnons s'éternisent. Ils ont déjà

beaucoup bu. Ils ont en main des verres de p'tit blanc ou de rhum. Et Baptiste en remet, se promenant une bouteille dans chaque main, il va de l'un à l'autre remplir leurs verres alors que lui-même boit à même le goulot.

— Qu'est-ce t'as, Alexis ? Qu'est-ce qui t'énerve au point que tu fais la gueule au milieu de toute cette bonne humeur ? Qu'est-ce que t'as que tu profites pas de la soirée ? Pis où est-ce qu'elle est passée ton amoureuse ?

— Y'est l'heure, Baptiste. Faut partir.

— Ben non, Alexis. Y'a rien qui presse. La soirée est jeune. Tiens. Bois. Ce rhum-là fait au moins 90 % d'alcool. Vieilli dans des barriques de chêne. Il vient direct des Antilles en plus ! On voit qu'y a du soleil dedans.

Baptiste offre un verre de rhum à Alexis au même moment ou la danse ramène vers lui Roxane et son partenaire fortuit. Le toisant de haut Alexis avale le rhum d'un trait, manière de défier Roxane. Ce qui amuse Baptiste. La jalousie, quel puissant sentiment, si facile à faire naître, si aisé à exploiter.

— On s'en va. On a plus rien à faire icitte, lance Alexis qui en a assez de se sentir accusé par sa bien-aimée.

— C'est vrai que la veillée lève pas comme elle pourrait, réplique Baptiste avec une toute autre idée. Elle est belle ta promise. Elle danse bien. Mais on voit bien qu'à se retient. J'suis certain que t'aimerais la voir plus délurée. La voir se laisser aller pour vrai.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Les sets carrés, c'est une affaire de Curés. C'est pas ça, danser.

Baptiste pointe un doigt sur les tapeux de cuillères. Aussitôt, ils changent de rythme. Baptiste fait un geste en direction des violoneux. Leurs regards s'illuminent et les violons se découvrent des accents inusités, un rythme énergique et lascif tels que personne à St-Martyr-des-damnés n'a jamais entendus. Ni imaginé. Une danse maligne et chaude. Une danse charnelle et luxurieuse. Une bacchanale tumultueuse, une manière de lambada voluptueuse. Les danseurs de set carré s'immobilisent, incapables d'ajuster leurs mouvements à cette musique fort déplaisante à des oreilles chrétiennes.

Baptiste est satisfait. Mais il a plus en tête. Il fait un geste vers Roxane qui se lance dans une danse passionnée, qui tournoie sensuellement autour de son cavalier figé d'embarras. Un autre geste de Baptiste et tous les villageois se débauchent dans une transe impudique : on se frôle, on s'étreint, on

avance la cuisse dans l'entrejambe de sa partenaire qui s'y frotte allègrement de haut en bas. Même le curé Deslongchamps, loin de s'offenser, ne peut s'empêcher des déhanchements fort indécents où il se frotte les fesses contres celles, dodues et consentantes, de Mme Augé.

Alexis se scandalise du sans-gêne de Roxane, de son étonnant et choquant manque de retenue. Baptiste rit, jubile, exulte.

— Bon ! Çà c'est une veillée qui commence à avoir de l'allure. Y'a d'la fornication dans l'air, mon Alexis. Tu sens ça ? Tu le sens ?

— Baptiste ? C'est toi qui as fait ça ? Tu leur as jeté un sort ?

Baptiste se déhanche à son tour. Il agite le bassin entouré de jeunes femmes, et de quelques garçons. Baptiste a l'esprit large. Il remue le pelvis lascivement. Il répond aux attouchements des unes et des autres. Dépravé, pervers et joyeux, Baptiste laisse les jeunes femmes et garçons s'agglutiner à lui comme des goules adorant leur maître.

— Mais non. C'est bon de laisser sortir le méchant. Ça déniaise. Ça prend ça au moins une fois l'an. Tout c'monde-là c'est plein de mauvaises pensées à l'année qu'ils osent jamais laisser sortir. Ou ben rien qu'à la confesse. Pis ça, la confesse, ça sert

juste à exciter les curés. Non. Les mauvaises idées faut que ça prenne l'air. Autrement, ça finit par sentir mauvais. Pis on devient tout croche en dedans. Crois-moi. Faut que ça sorte !

Les jeunes filles s'abandonnent à la danse et repoussent Baptiste vers le mur. Baptiste s'y appuie pour mieux recevoir leurs baisers, leurs caresses, leurs étreintes sans risquer de crouler sous l'assaut orgiaque. Derrière lui se trouve une statue de la madone sur une tablette au mur avec un petit contenant d'eau bénite incrusté dans son socle. Baptiste veut déposer la bouteille de rhum qu'il a toujours en main près de la statue. Mal lui en prend. L'eau bénite bouillonne et éclate aussi sec qu'un pétard, éclaboussant la statue et le mur. Une goutte touche Baptiste à la mâchoire. Cette unique goutte le brûle comme de l'acide. Baptiste grimace de douleur.

Sur le champ, l'ensorcellement cesse. Le curé Deslongchamps retrouve ses esprits et se constate en train de se frotter le cul aux fesses de Mme la mairesse. Le maire Augé s'éveille la cuisse relevée dans l'entrejambe d'une électrice. Toute l'assemblée se sent confuse et bouleversée à la pensée de ce qui vient d'arriver. Ont-ils vraiment été capables d'actes aussi contraires à leur éducation ? Quelle horreur ! Quelle diablerie ! Le curé Deslongchamps est le premier à trancher. Sa physionomie change du tout

au tout. Il devient aussi sombre qu'un sauveur d'âme à l'instant d'affronter un terrible dragon.

•••••

La Griffe du Diable

Chapitre 5 (illustre le chapitre prédécent)

Référence page 88 à 90

La danse set carré devient cochonne, style lambada –
Baptiste les a envoutés - Orgie dans la veillée du bon vieux temps !

Alexis observe dépassé de voir Roxane se déhancher.

Impudique, sensuel, dynamique, on se colle, on s'embrasse, etc

La Griffe du Diable

Chapitre 5

Boisjolis et Dieudonné Deveault trottinent sur leurs raquettes. Boisjolis emporte une hache. Dieudonné égrène son chapelet, grommelant Avé sur Pater.

— J'vois pas de canot.

— Plus loin, par là-bas. Tiens, leurs traces sont là. Il y en avait un qui flottait sur la neige.

— Tu veux dire qu'il avait des raquettes ?

— Non. Il flottait.

Les compères contournent un opaque bosquet de sapins enneigés. Le canot leur apparaît sur une butte, couché sur le côté au bout d'un long et profond sillage creusé dans la neige. C'est bien de lui que partent vers le village les pistes de sept hommes le dernier. Le huitième, Baptiste, n'ayant laissé aucune trace sur la neige. Dieudonné tombe à genoux, les mains jointes, les lèvres agitées de tremblements autant que de prières.

— Ah ben. Pas croyable ! T'as dit vrai, s'exclame Boisjolis.

Boisjolis soulève timidement sa hache. Il avance vers le canot, de la neige jusqu'aux genoux. Plus que la neige, la trouille le ralentit, lui serre le ventre. La brise nocturne d'un froid cinglant fait courir de fines particules de neige sur les congères aux douces courbes, donnant l'illusion qu'une vapeur diaphane s'échappe de leur surface soyeuse. Cette blancheur de la neige sous la lune, ces cristaux scintillants, étourdissent Boisjolis. À ses yeux, les congères ondoient, se galbent en de suaves formes féminines, pour à la fin se modeler en langoureuses courtisanes affalées sur des divans de neige moelleuse entre des coussins aux couleurs laiteuses. Boisjolis recule, car ce sont bien des femmes nues à la peau de neige qui se dressent lascivement devant lui. Plus blancs encore, des signes géométriques sont tatoués sur leurs corps ravissants, leurs seins généreux, leurs hanches amples, leur ventres plats, leurs visages coquins. Ces signes issus d'une écriture diabolique effraient Dieudonné autant que les corps nus. Détournant la tête, fermant les yeux pour échapper à la vision, Dieudonné lance un cri désespéré.

— Des goules ! Des goules ! Résiste Boisjolis, résiste aux démons de la tentation. Détruis le canot. Vite.

— Elles vont me faire quoi si j'avance ? Elles sortent d'où ces femmes-là ? Sont franchement pas habillées pour le fret qu'y fait. Faudrait peut-être les aider. Toutes nues en plein hiver, y'a de quoi mourir gelé.

— Elles sont déjà mortes, Boisjolis. Elles pis le canot sont sur la terre des suicidés. Une terre qu'aucun curé a jamais bénie. Où c'est qu'on enterre ceux qui sont morts dans le péché. C'est des démons, Boisjolis. Fonce. Démolis le canot.

Boisjolis n'écoute plus. Il est sous le charme des goules. Sans pudeur, elles lui décochent des sourires de miel et l'appellent de leurs bras sensuels. La hache glisse entre les doigts ramollis de Boisjolis et tombe dans la neige. Boisjolis va au-devant des goules, hypnotisé par leur aura sardanapalesque.

D'un regard en coin, Dieudonné se rend compte que Boisjolis succombe. Le Bedeau se dresse d'un bond. Lui ne faiblira pas. Son chapelet enroulé autour de la main pour que la croix soit bien visible, il court ramasser la hache. Il s'élance vers le canot prêt à défoncer rageusement les écorces cousues de la coque. Les goules s'écartent vivement à la vue de la croix au bout du chapelet. Elles changent de formes instantanément, se muant en des êtres squelettiques, des mortes vivantes décharnées aux mâchoires hypertrophiées et aux longues dents pointues. Les goules font mine de saisir au passage Dieudonné, mais retraitent à la dernière seconde vaincues par sa ferveur et son chapelet.

Dieudonné allait fendre le canot d'un formidable coup de hache quand un crépitement sec déchire

l'air et que le canot satanique émet un feu de St-Elme foudroyant qui électrifie la hache et les bras du dévot. Dieudonné est propulsé par en arrière. Il tombe sur son séant dans la neige aux côtés de Boisjolis. La hache portée au rouge tombe et s'enfonce dans la neige alors que crépite un bouquet de décharges électriques. Devant eux, les goules sous leur vraie et monstrueuse apparence s'assemblent et s'approchent. C'en est assez tant pour Dieudonné que pour Boisjolis. Les deux s'enfuient les jambes à leur cou. C'est à qui arrivera le premier à se réfugier à l'église. Heureusement pour eux, les goules ne peuvent quitter le lopin de terre ou leurs os ont été mis à pourrir.

Les portes de l'église ont beau être lourdes, Boisjolis et Dieudonné les écartent avec une énergie irrésistible. Ils s'agenouillent devant l'autel, débitant toutes les prières apprises depuis l'enfance. Boisjolis vient de connaître son chemin de Damas. Il déploie une telle ferveur que Dieudonné en est dépassé. Boisjolis arrache le chapelet des mains de Dieudonné et s'y agrippe désespérément.

Dorénavant, Boisjolis verra sa peau de bourgeois se couvrir de boutons et il sera connu sous le surnom du Converti. Personne ne saura la raison de cette conversion soudaine et totale, puisque jamais ni Boisjolis ni Dieudonné ne diront un mot sur cet épisode.

•••••

— Des goules, Monsieur Benoit ? C'est des choses qui existent pour de vrai ? Questionne Honoré que ces entités malveillantes inquiètent encore plus que l'histoire de la Corriveau.

— Bien sûr que ça existe. Même que, s'ils en avaient le courage, y'a des gars ici qui te dirait qu'ils en ont marié une ! Plaisante Benoit avec un regard narquois pour Slim Doucette.

Le commentaire fait ricaner les autres bûcherons autrement entièrement plongés dans le récit du Cook. C'était le but de Benoit que d'insérer un moment de détente dans son histoire juste avant d'aborder l'apocalyptique dénouement. Une nouvelle grande inspiration, un nouvel angle du visage pour que la lumière de la cheminée accuse ses traits sur le mode tragique, et Benoit y replonge.

— Pour de vrai, mon p'tit gars, les goules, j'en ai jamais vu. Parce que les cimetières, la nuit, j'y vais pas. Mais c'est certain que ça existe. Dieudonné, puis surtout Boisjolis en sont la preuve. De notre bord, chez le maire Augé, j'avais passé à un cheveu de réussir mon coup. Malgré moi, j'avais obligé Baptiste à prendre les grands moyens pour nous retenir en nous ensorcelant avec sa danse cochonne. Y'a pas d'autres mots pour décrire ça. Sans la goutte d'eau bénite dans la face de

Baptiste, tout le village serait allé au diable. Pas besoin d'avoir la tête à Papineau pour comprendre que le démon était derrière ça. À présent, tout le monde nous regardait de travers. Les violoneux s'étaient arrêtés de jouer. Le salon du maire Augé était figé dans un silence de plomb. Un silence à couper au couteau.

— Du plomb, ça se coupe pas au couteau, fait remarquer Honoré avec sa logique d'adolescent.

— C'est une manière de parler. T'enfarges pas dans les fleurs du tapis, Honoré, puis écoute bien la suite. J'vais te la dire d'une traite. Parce que là, ça a déboulé.

•••••

— On s'en vas-tu, Alexis ? Le monde nous regarde de travers.

Fait remarquer Benoit malgré que ce soit quelque peu redondant puisqu'il est impossible de manquer le radical et unanime changement d'attitude dans la maisonnée. Baptiste à qui la goutte d'eau bénite, pareille à de l'acide, a creusé un douloureux trou dans la mâchoire éclate d'un grand rire amusé en voyant les regards indignés convergeant sur lui.

— Qu'est-ce qui arrive ? On s'amuse plus ? C'est fini ? On enterre sa bonne humeur ? C'est devenu

une veillée mortuaire ? Voyons donc, y'a pas une minute vous z'aviez pas un plaisir du diable ?!

Les villageois finissent d'évacuer les enfants vers les chambres à l'étage. Mme Augé attire Roxane à l'écart. Fort de leur nombre, les hommes du village font bloc devant ceux de Baptiste. Les femmes regroupées derrière eux, forment une arrière-garde rassurante ou, tout au moins, prévenant les désertions. Au pied de Baptiste et ses hommes, on jette pêle-mêle vestes, manteaux, tuques, foulards et chapeaux de castor. Bref, on les chasse.

— Pactiser avec le Démon ! Dieu ait pitié de vos âmes ! Accuse le curé Deslongchamps avec plus de mépris que de pitié.

— On vous demande pas comment vous êtes arrivés, ni comment vous allez repartir, mais si vous revenez faudra prouver que vous avez encore une âme chrétienne, tranche le maire Augé.

— Le curé veut plus de nous ! S'esclaffe Baptiste. Il nous rejette ! Y nous mettent à la porte. Bon. D'accord, on s'en va. Mais avant, j'veux une autre bouteille. Pour la route.

Baptiste pointe une bouteille de rhum sur un meuble. Le curé Deslongchamps la met hors de vue aussi vite. On ne donnera plus rien à Baptiste et ses âmes perdues. Baptiste ricane en haussant les

épaules. Il ramasse ses vêtements. Ses hommes font de même.

— On s'est laissé entraîner malgré nous autres ! Plaide Benoit.

— On n'est pas des mauvaises têtes ! C'est pas ce que vous pensez ! Proteste Alexis, chamboulé par l'animosité de tous et le rejet de chacun.

Roxane échappe à Mme Augé et sort du rang. Elle se plante devant Alexis. Puis, toute triste, elle l'enlace lui soufflant à l'oreille d'une voix défaite…

— J'pouvais attendre au printemps !

— Moi, j'en pouvais plus. Je t'aime trop. Quand t'es du bord des pauvres, tout est contre toi.

Roxane lui prend la main pour y déposer la chaine et la croix qu'elle avait au cou. Sans plus s'expliquer, elle l'embrasse sur la bouche devant toute l'assemblée des villageois. Tant pis pour ceux que cela scandalise. Ensuite, elle tourne les talons et disparaît derrière la masse des gens.

Roxane court se réfugier à l'étage. Elle s'appuie contre une fenêtre. Des larmes coulent sur ses joues tandis qu'elle voit Alexis s'éloigner dans la neige fermant la marche à ses compagnons d'infortune. Constatant que Baptiste ne cale pas dans la neige,

qu'il flotte à sa surface par un sortilège inexplicable, Roxane étouffe un cri. Elle se signe. Ses larmes redoublent.

•••••

Alexis, Benoit et les bûcherons de la rivière Fâchée s'en vont la mine basse pareils à des condamnés en route vers la potence. Alexis peste contre lui-même. Non seulement il risque d'aller au diable, en plus ça n'aura été que pour se brouiller avec Roxane. Comment pourrait-elle jamais lui pardonner ?

— Maudit Baptiste ! Dans quoi tu nous as embarqués, bâtard ? Ramène-nous au camp au plus sacrant. Tabarn… !

— Shhhuuutttt !!! Tais-toi ! L'interrompt prestement Lemay dit « les baguettes ». Retiens-toi de sacrer, Ciboi…

— Ta gueule Lemay ! Rugit Maurice Boucher en levant un point menaçant. M'a t'en calis… S'cusez. C'est correct, j'ferme ma gueule.

Par un échange de regards batailleurs les hommes de la rivière Fâchée se mettent d'accord que, dans leur situation, vaut mieux éviter tout blasphème. Ils reprennent leur marche. Un signe troublant angoisse Benoit : à chacun de leurs pas, les bûcherons calent de moins en moins dans la neige. C'est à croire que

chacun, à des degrés divers, est soulevé par le même sortilège qui gratifie Baptiste. Bizarre impression que voir des hommes passer peu à peu sous l'emprise du Seigneur des enfers ! Quand même, Benoit trouve matière à se rassurer : lui, continue de peiner en s'enfonçant jusqu'aux genoux. Mais aussi matière à s'inquiéter se rendant compte du chemin par lequel Baptiste les entraîne.

— Alexis ? Baptiste nous fait passer par le cimetière.

— C't'a cause qu'on a plus de temps à perdre ! Affirme à l'évidence Bill Malenfant.

— Le temps, le temps on en a peut-être plus qu'on pense, suggère Benoit qui n'ose aller jusqu'à avouer qu'il a avancé l'heure.

Le cimetière n'est pas grand. Baptiste en sort déjà et se retourne pour inciter ses compagnons à se hâter d'un geste du bras. Apparemment, tout va bien. Alexis, Benoit, et ceux de la rivière Fâchés s'aidant les uns les autres s'aventurent entre les tombes de multiples générations de bons chrétiens. Mais pour eux cela ne se passe pas comme pour Baptiste. Dès qu'ils foulent la terre consacrée, ils sont accueillis par une chute de température des plus drastique accompagnée d'un soudain et violent coup de vent qui les arrête sec. Au même instant, le pouvoir de marcher à la surface de la neige les abandonne. Tous calent d'un coup, tandis que des craquements

terrifiants résonnent sous la neige. On dirait que là, sous terre, les morts s'indignent et se révoltent.

Par un phénomène inouï, les croix de fer ornées de crosses, de serpentins ou de rosettes s'échauffent au point de virer au rouge. Chaque tige de fer se déroule et s'étire pendant que la neige à la base des croix bouillonne et siffle comme de l'eau sur un rond de poêle. Quant aux quelques pierres tombales du cimetière elles se fissurent puis éclatent en une bruyante pétarade. Les hommes de rivière Fâchée accélèrent le pas, évitent les tiges de métal incandescent qui fouettent l'air et les éclats de pierre projetés en tous sens. Trébuchant, la panique aidant, tous sortent enfin du cimetière pour se précipiter vers le canot maudit dans lequel se trouve déjà Baptiste pointant vers le ciel un aviron parcouru de lueurs glauques. D'une voix foudroyante, il prononce la prière qui fait voler le canot, canot qu'on sent prêt à s'arracher du banc de neige.

S'en approchant Alexis et Benoit frémissent à la vue d'êtres immondes se mouvant sous la neige à la manière de serpents ondulant au fil de l'eau. Ce sont les goules qui se vautrent, qui s'agglutinent contre la coque du canot. Les bûcherons leur marchent dessus pour grimper à bord. Au passage, les goules leurs caressent les jambes de leurs bras squelettiques. De brefs instants, elles réussissent à se recomposer des visages de charme, des corps séduisants, avant que l'illusion se désagrège dévoilant leur nature abjecte.

Tant Alexis et Benoit, que ceux de la rivière Fâchée s'en défont à coups de pieds, à l'instant où l'embarcation s'élève avec encore quelques hommes suspendus dans le vide.

— Maudit Baptiste ! Qu'est-ce que t'essaies de faire ? De partir sans nous autres ? S'indigne Alexis.

— Allez ! À tour de bras. Mettez-y toute votre âme, les gars ! Toute votre âme ! Astheure, pour retourner au camp va falloir remonter le courant, prévient Baptiste.

•••••

À bord du canot volant on avironne à s'en désâmer. On souque comme des galériens. Pourtant la chasse-galerie ne progresse pas aussi bien. Sa course n'est plus aussi droite. Est-ce les vents contraires qui la font louvoyer ? Est-ce Baptiste qui gouverne mal ? Ou sont-ils trop étourdis par l'alcool ? À l'aller tout était d'un calme divin, au retour c'est remonter à contre-courant un puissant rapide. Le canot est soit projeté vers le haut, soit qu'il tombe brusquement. Ses frêles membrures de bois, sa coque d'écorce craquent et menacent de se désagréger tant il est malmené. Quand un des rebords de l'embarcation se rompt, Alexis le saisit d'une main et retient ensemble les morceaux brisés pendant que Bill Malenfant les attache avec sa ceinture. La réparation

de fortune tient et évite au canot un début de dislocation.

La chasse-galerie vole bas. Trop bas. Elle frôle des clochers jusqu'à la dernière seconde cachés par des bancs de brume. Tout à coup, droit devant, une masse noire apparaît. Une montagne ! Le canot fonce sur la haute croix élevée sur son flanc ! Surpris, Baptiste fait virer le canot. L'embarcation heurte le sommet en pain de sucre de la montagne. Elle glisse, pour finalement s'arrêter sur le rebord d'une falaise. Tous ont bien cru y tomber, surtout Benoit qui est tout à l'avant et se retrouve au-dessus le vide. Secoués, les hommes de la rivière fâchés sortent du canot et le ramène sur le plat de la montagne.

— C'est la montagne de Saint-Hilaire, icitte ! Baptiste, t'allais au sud, pis le camp est au nord. S'étonne Alexis en réalisant où ils se sont échoués.

— J'ai dû me tromper. L'erreur est humaine, prétexte Baptiste, sans le moindre remord.

— On est tous bons pour l'enfer. Jamais on pourra rentrer au camp avant le lever du jour ! Se lamente Léon Sansregret.

— Justement, j'voulais vous dire, insiste Benoit que personne n'écoute.

— T'as fait exprès, Baptiste Labrèche ! rugit Alexis, prêt à sauter à la gorge du contremaître.

— Tu nous as vendus au Diable, accuse « Les baguettes » Lemay.

— T'as tout manigancé depuis le début, lance Maurice Boucher.

— Les gars, écoutez-moi, c'est important dit Benoit en montant le ton, mais sans réussir à ce qu'on lui prête attention.

— Vous êtes si pressés que ça de retourner bûcher pour un salaire de misère, du matin au soir, perdus dans l'fin fond des bois ? Argumente Baptiste pas du tout impressionné par la colère de son équipage. J'ai mieux à vous offrir les gars ! De l'or plein les poches, les plaisirs de la grande ville, des femmes, tout ce que vous voulez, tout ce qui vous passe par la tête. Vos vies seraient comme un party du Jour de l'An à l'année. Vous comprenez ? Tout l'temps. Partout où vous irez. Pas de limite, les gars. Ça vous dit pas ? Z'aimez mieux votre vie plate à vous faire exploiter par des bourgeois qui s'engraissent sur votre dos ? C'est ça que tu veux, Alexis ?

— Puis toi, qu'est-ce que Satan t'a promis en échange de nos âmes ? Réplique Alexis.

— Écoutez, c'est parce que j'ai... essaie encore Benoit.

— Vos âmes ? De toute façon, vous les emporterez pas au paradis, c'est trop tard ! Persifle Baptiste, dévoilant sans ambages son but.

Baptiste se retourne et s'élance défoncer le canot de son aviron. Son premier coup est mal dirigé. Il frappe la coque à plat sans dommage. Baptiste n'a pas le temps de porter un second coup, qu'Alexis lui saute dessus. Les deux roulent dans la neige. Les hommes de la rivière Fâchée se joignent à Alexis. Baptiste est maitrisé, ficelé avec des foulards, des ceintures, des lacets de bottines, tout ce qui tombe sous la main. Puis, il est jeté au fond du canot.

— Maudit Baptiste. Il nous a bien eus. Même si on savait faire voler le canot, il reste plus le temps, se désole Alexis.

— Mais on l'a le temps, Alexis. C'est ce que j'essaie de dire depuis tout à l'heure, finit par placer Benoit. Qui a une montre ?

— J'en a une ! S'exclame « Les baguettes » Lemay sortant de son manteau une montre en argent au bout d'une chaîne. Maurice Boucher sourcille en la voyant, même qu'il l'enlève sèchement des mains de Lemay.

— C'est drôle, elle est exactement pareille à celle que je me suis fait voler.

— C'est un modèle ben commun. Y'a pas mal de monde qui en ont, suggère Lemay sur un ton plutôt fourbe.

— Suffit vous deux ! Vous règlerez ça une autre fois, tranche Alexis arrachant la montre des mains de Maurice pour sitôt en ouvrir le couvercle ciselé… Ah ben maudit ! Pas croyable ! Il reste deux heures !? On peut encore de revenir au camp.

— T'es certain, Alexis ? Couine Léon Sansregret les larmes aux yeux tant la nouvelle relève du miracle. Tout aussi émus, ses compagnons et lui-même écoutent enfin Benoit leur en donner l'explication.

— C'est moi, les gars. J'ai avancé l'horloge du bonhomme Augé. J'avais peur qu'on rate l'heure de partir !

S'ajoutant à la cette nouvelle, le canot ensorcelé est parcouru d'une lueur diffuse indiquant qu'il va reprendre son envol. C'est Baptiste qui, même tout bien ligoté et allongé au fond du canot, invoque l'exécrable prière qui fait voler le canot.

— Vite ! Le canot s'en va !

Tous sautent dans le canot qui s'élève sans attendre. Dans la précipitation de l'envolée, Alexis se retrouve derrière à la gouverne de la chasse-galerie. Et Benoit tout à l'avant pour son plus grand effroi ! C'est lui qui doit signaler les écueils si par chance il en voit venir avant qu'on s'y fracasse. L'équipage y met un effort redoublé. Il reste deux heures. C'est peu pour échapper au diable.

•••••

Très haut, frôlant les étoiles, une silhouette plane sans effort. Le harfang des neiges est revenu suivre la chasse-galerie. Il veille sur un voyage de retour qui s'annonce périlleux. En rivière, Alexis est un maître canoteur. Dans les airs, il comprend mal comment s'y prendre. Mais il apprend vite. Le canot file dans la bonne direction, c'est toujours ça. Même qu'il prend de la vitesse allant vers un horizon où s'amoncellent des nuages menaçants. Plus la chasse-galerie s'en approche, plus les nuages se modèlent en des formes fantastiques, grotesques et changeantes. C'est une farandole d'apocalypse qui se déchaîne contre le canot volant. Ce sont des formes hallucinantes qui tourbillonnent tout autour, des vents malins qui entravent les avirons. À chaque instant ces spectres immatériels deviennent plus réels. Alexis louvoie cherchant à éviter le pire du tumulte. Mais les nuages sont partout. Ils masquent l'horizon et le sol. Alexis est désorienté. Il ne distingue plus le haut du bas.

Dans un vrombissement ahurissant, un gigantesque et hideux oiseau de fer jaillit d'un coup d'entre les nuages pour frôler le canot volant. Épouvanté, ceux de la chasse-galerie constatent que son ventre regorge de pauvres gens dont on voit les visages éberlués aux hublots. À coup sûr, ces pauvres gens sont emportés vers un lieu de damnation où le feu de l'enfer va les rôtir pour l'éternité. L'apparition ne dure qu'une seconde tant le monstre de fer va vite. Benoit a tout juste le temps de distinguer inscrits sur sa queue une séquence de chiffres sûrement diabolique, 777, que les tourbillons au bout des ailes du monstre créent un vortex qui aspirent le canot volant. Violemment secoué, retourné dans ce maëlstrom, l'équipage du canot volant s'accroche comme il peut. Ils font une chute vertigineuse, sortent des nuages, et plongent vers un enfer que jamais aucun chrétien n'aurait imaginé.

Un enfer où des tours d'acier et de verre défient le ciel. Où une forêt de cheminées plus hautes que les plus grands clochers d'église crache fumées et flammes entre lesquelles la chasse-galerie et son équipage effaré zigzaguent. Un enfer où le sol est balafré d'un enchevêtrement de rubans grisâtres sur lesquels circulent une multitude de carrosses d'acier tirés par des chevaux aussi puissants qu'invisibles. Un enfer où les campagnes illuminées de feux sans flammes ont perdu toute tranquillité. Un enfer où des monstres d'acier remuent, décapent, creusent et

déchiquettent la terre, dépeçant les arbres, retournant les champs et détournant les rivières de leur lit. Même l'air y est vicié d'une puante odeur de soufre et de pétrole. C'est un monde odieux que survole la chasse-galerie. Déjà, au village, l'arrivée du chemin de fer terrifiait les animaux de ferme et faisait craindre à plusieurs un avenir contre nature. Là, c'est la vision d'une géhenne prête à dévorer l'âme de quiconque s'y aventure. Benoit blêmit et hurle :

— Les portes de l'enfer ! Vire de bord, Alexis. Tourne ! Laisse-nous pas tomber là-dedans !

Alexis fait remonter le canot vers les nuages. À force de bras de nouveau la chasse-galerie vogue dans un océan de nuages fantasmagoriques. Droit devant se forme toute de noirceur une gigantesque gueule aux contours définis par la foudre.

— Souquez les gars. Souquez. Ça va brasser, mais on va passer. Le camp est proche. Lâchez pas ! Hurle Alexis à travers la tourmente.

À l'instant d'affronter le fulgurant orage, à travers d'assourdissants coup de tonnerre, voici que Baptiste se met debout devant Alexis. Comment a-t-il trouvé la force de briser des liens pourtant solides. C'est qu'il est méconnaissable. Quelque chose s'est emparé de lui. L'a fait plus grand, tout en muscles. Lui a mis des flammes dans les yeux et des cornes au

front. Démoniaque, Baptiste saisit un aviron des mains de Jos Crève-coeur. D'un puissant coup, il transperce le fond de la chasse-galerie. Maurice Boucher a le réflexe de frapper Baptiste de son propre aviron. Mal lui en prend. Baptiste lui remet le coup avec une telle violence que Maurice bascule dans le vide. Immédiatement, de sombres anges de l'enfer se précipitent sur lui et l'emportent. À son tour, Alexis frappe Baptiste d'un coup d'aviron. La réplique du contremaître est si puissante qu'Alexis tombe à la renverse au fond du canot.

Triomphant, Baptiste se prépare à démolir le canot en plein vol. Les bras ouverts face à la gueule béante de l'orage, Baptiste s'écrie :

— Prends-les, maître. Leurs âmes t'appartiennent.

Alexis a le réflexe de sortir de son manteau la croix que lui a remis Roxanne et de la pointer vers vers Baptiste. Quant à Benoit, pétrifié d'effroi, il serre à deux mains la dent de Carcajou d'Uapishtan. Les hommes de la rivière Fâchée épouvantés voient venir leur mort. Baptiste lève son aviron s'apprêtant à donner un coup fatal au canot. Quand de nulle part surgit le harfang des neiges, serres ouvertes. Il s'agrippe à la nuque de Baptiste. Impuissant à enlever l'oiseau, Baptiste bat des bras, tourne sur lui-même. Toujours étendu sur le dos, Alexis en profite pour lui décocher dans les reins une ruade des deux pieds qu'on pourrait qualifier de double coup de

pied au cul. Baptiste bascule dans le vide poussant un cri aussi long que terrifiant. Guettant sans distinction le premier homme qui tombe, un essaim d'ange infernaux se précipitent sur Baptiste et l'emportent dans la gueule de l'orage. Baptiste pirouette dans les airs à la merci de la tempête juste comme la chasse-galerie trop rudement et trop longtemps secoué se désagrège, éparpillant les hommes aux quatre vents.

•••••

La Griffe du Diable

Chapitre 6 (Illustre le 5)

Référence page 96 / 97

Option 1 = Les goules sortant des bancs de neige et qui tentent de séduire Dieudonné et Boisjolis

Référence page 112 / 113

Option 2 = Les portes de l'enfer, soit que le canot survole le du monde contemporain. Avions, usines, voitures, bulldozer, etc…

La Griffe du Diable

Chapitre 6

Au petit matin, les nuages finissent par se dissiper. Le ciel se dégage pour accueillir les premiers rayons du soleil levant. Le harfang des neiges se pose tranquillement dans les hauteurs d'un pin. Sous lui, deux hommes sont étendus sur le travers d'une congère à moitié ensevelis sous la neige. Ce sont Alexis et Benoit. Leur chute a été amortie par les branches enneigées d'un bosquet de pins. Alertés par Uapishtan, les bûcherons de la rivière Croche viennent les récupérer.

— Là. Ils sont là, dit Uapishtan en pointant les corps à peine visibles dans la neige.

— Veux-tu ben m'dire c'est quoi l'idée d'dormir dans un banc de neige ? Demande Slim Doucette, confondu de retrouver Alexis et Benoit le nez dans la neige.

— Pose toi pas d'question : ils étaient saouls comme des bottes, conclut l'Écuyer à qui la chose semble évidente.

• • •

— Bon… Les gars sont venus nous chercher. Ils ont pensé qu'on avait passé la nuit à cuver notre rhum dans le banc de neige. Ils nous ont trouvé

bien chanceux de pas être morts gelés. Quant à Baptiste pis ses hommes, personne les a jamais revu, ajoute Benoit le Cook pour finir son histoire.

— Pis Alexis ? Y'as-tu revu Roxane ? S'interroge Honoré pour qui le récit du Cook ne se conclut pas comme il l'aurait souhaité.

— Ah, pense-pas ça mon gars ! Alexis est retourné au village le printemps d'après avec dans son bagage le premier paiement pour sa terre. Il est allé direct à l'église se confesser. Alexis est peut-être pas si croyant que ça, mais il est bien ratoureux quand il faut. J'sais pas comment il a tourné son histoire devant le curé, mais il a dû se montrer bien repentant parce qu'en sortant du confessionnal Deslongchamps pleurait à chaudes larmes. Il s'est jeté au cou de sa brebis égarée maintenant retrouvée, comme il disait. À partir de là, y'avait plus de problèmes. Les tourtereaux se sont mariés avec la bénédiction du curé. Pis de tout le village en somme. Ça a été un gros mariage. Le maire Augé a tout payé. Les élections approchaient. Il a senti qu'Alexis et Roxane étaient devenus bien populaires. Inviter tout le canton à leur mariage ça pouvait juste être profitable à sa réélection. Même Boisjolis s'est pointé à l'église pour servir la messe. Imagine : il avait décidé d'entrer au Grand Séminaire pis de se faire prêtre.

— Pis après ? Y'est arrivé quoi ?

— Bien, le temps a passé. Tu devrais voir les beaux enfants qu'ils ont faits ces deux-là, Roxanne pis Alexis ! Beaux comme des anges, intelligents à part ça. Bon. Je vois à ta face de carême que c'est pas ça que tu veux savoir. C'est vrai que ce serait trop beau que ça se finisse de même. Le fait est que le Diable à pas aimé que Baptiste lui ramène pas l'âme d'Alexis. Y'aurait eu la mienne que ça l'aurait pas satisfait. C'est Alexis qu'il voulait. Il est patient le Diable. Il lâche pas facilement. Depuis la nuit d'horreur que je viens de te raconter, quand arrive le Jour de l'An, à chaque fois le Diable envoie Baptiste pour qu'il se reprenne. Le pauvre Alexis est forcé de retourner se cacher en plein bois. Ce serait trop dangereux pour sa famille s'il fallait que c'te maudit démon de Baptiste cogne à sa porte !

— Puis vous monsieur Benoit, Baptiste vous a oublié ?

— On dirait bien ! J'suis forcé d'avouer que la magie des Indiens a plus de force que la croix des Chrétiens, affirme Benoit le Cook sortant pompeusement de sa chemise le lacet de cuir auquel est enfilé la dent de carcajou.

— Voyons donc, c'est que le Diable est pas fou. Avec un Cook comme Benoit, il risquerait de s'empoisonner !

Se moque Slim Doucette sur son habituel ton aigre-doux. McDuff, la tête au chaud dans la gueule de l'ours, a moins envie de plaisanter.

— Tu racontes bien ça Ben, mais tu devrais pas. Parler du Diable, ça attire le malheur.

Benoit hausse les épaules. Maintenant qu'il a révélé dans tous ses détails l'histoire fameuse de la chasse-galerie, Benoit enlève la dent de carcajou de son cou pour la remettre à Honoré le laissant palper à loisir l'irréfutable preuve du sérieux de son récit. C'est alors que Bouboule, le raton laveur à qui personne ne fait attention depuis qu'il s'est lové aux pieds d'Alexis, se redresse fixant avec appréhension l'une des minuscules fenêtres du camp. Les raquettes qu'Alexis a laissées dehors plantées dans la neige près de l'entrée sont tombées contre la vitre. Elles bougent par petits coups suggérant qu'un animal s'y intéresse. Alexis va à la fenêtre voir ce qui en est. Déformés par le givre sur le verre, il aperçoit ce qui lui semble deux écureuils occupés à gruger la graisse sur le cuir des raquettes. Même qu'ils les entraînent vers la forêt. Sans réfléchir au fait que les écureuils ne sortent pas la nuit, Alexis se dépêche d'aller récupérer ses raquettes, sans même prendre la peine

d'enfiler son manteau qu'il laisse sur le dossier de sa chaise.

•••••

Alexis rejoint les raquettes fugueuses avant qu'elles ne disparaissent sous les branches d'un sapin et s'aperçoit que ce qu'il prenait pour des écureuils sont deux affreux rats tout maigres. Il comprend trop tard s'être fait piéger. La porte du camp se referme en claquant. Dans la pénombre, une silhouette massive aux épaules puissantes, aux mains calleuses s'avance vers Alexis révélant les yeux de braises et le sourire informe d'un Baptiste plus diabolique qu'humain. À ses tempes croit un panache disproportionné en guise de cornes. Ce n'est plus sur des pieds, mais sur des sabots d'orignaux que Baptiste se déplace. Le bas de son pantalon réduit en charpie laisse voir des jambes et des genoux difformes semblables aux longues pattes du cervidé. Dès qu'il reconnait Baptiste, Alexis cherche un objet dans ses poches. Sans le trouver.

•••••

Un mauvais pressentiment s'est emparé d'Honoré. Sitôt qu'il a vu Alexis sortir du camp, il est allé à son manteau fouiller ses poches. Il en tire une fine chaine à laquelle est suspendue la croix de Roxanne.

— Mon doux seigneur Jésus. Monsieur Benoit, il l'a oublié ! s'exclame un Honoré consterné qui présente la croix au Cook.

Benoit se précipite à la porte du camp voulant avertir Alexis. Il se bute à une porte de laquelle pousse à l'accéléré une multitude de racines qui s'incrustent dans les murs scellant totalement l'entrée. Slim Duquette et L'Écuyer saisissent des haches pour dégager le passage. Au premier coup qu'ils donnent, les racines s'entortillent aux haches et les immobilisent. Leurs efforts devenus inutiles par le fait de cette magie diabolique, L'Écuyer et Duquette rejoignent leurs autres compagnons et le Cook Benoit agglutinés aux fenêtres du camp d'où ils voient Alexis retraitant devant une odieuse silhouette.

— Y'a plus rien à faire. C'te maudit Baptiste aura fini par avoir son homme, se désespère Benoit.

— Non. Moi, j'peux passer par la fenêtre. J'suis le plus petit, s'écrie Honoré.

•••••

De la gorge de Baptiste sortent de constants et rauques gargouillements. Ces borborygmes sont tout ce qui reste de son rire tonitruant maintenant que son corps a pris les apparences d'un démon. Aussi, ce qu'est devenu son visage transpire une intense

douleur puisque l'enfer est en lui. Tout ce qui apaise sa souffrance perpétuelle est le plaisir d'attirer à sa suite une nouvelle victime. C'est pourquoi Baptiste triomphe. Alexis ne peut plus lui échapper. Alexis qui sent sa volonté faiblir, sa détermination l'abandonner. Il n'y a plus d'issue. Même si de l'intérieur du camp il entend les voix étouffées des bûcherons lui crier de fuir, de résister. Résigné, Alexis prend le chemin que lui indique Baptiste.

•••••

Une main fermée sur la dent de carcajou et l'autre serrant la croix de Roxane, Honoré est soulevé par Slim Doucette et le Cook Benoit qui le balancent horizontalement par la fenêtre qu'ouvre McDuff. Au pourtour de la fenêtre poussent aussi des racines maléfiques. Elles tentent de saisir Honoré au passage qui, les bras joint par devant comme un plongeur, est propulsé si vivement qu'il se retrouve éjecté roulant dans la neige.

— Vas-y ! Court Honoré. Rattrape Alexis !

•••••

Honoré suit les traces d'Alexis et de l'immonde Baptiste en sautillant dans la neige. Les traces le mènent à la rivière Croche. Il y voit Alexis coincé entre ce démon de Baptiste et cinq sombres hommes

devant un grand et solide canot d'écorce. Baptiste indique à Alexis de monter dans l'embarcation.

— Alexis, prononce Baptiste de sa voix d'outre-tombe. Mon cher Alexis, comme tu m'as fait attendre. Monte dans le canot. Embarque avec nous. Autrement, c'est ta femme pis tes enfants que je vais aller chercher. Soit raisonnable. Pense à tout ce que je peux t'offrir.

Alexis hésite. Puis cède à l'invitation mielleuse du démon. Il va pour enjamber l'armature du canot dans lequel les hommes de Baptisme sont déjà montés. Le cri d'Honoré l'arrête.

— M'sieu, M'sieu. J'ai votre croix.

Honoré arrivant au dernier instant trébuche dans la neige quand d'hideux chiens de l'enfer surgissent d'entre les arbres pour se camper devant lui, le menaçant de crocs démesurés, grondant, grattant la neige en taureaux prêt à charger. Honoré leur présente la croix. Ça affecte peu les chiens. Il exhibe la dent de carcajou. Les bêtes reculent d'un pas.

— Lance moi-là, ti-gars ! Lance la croix. Hurle Alexis, qui s'est remis à espérer.

Au moment de lancer la croix, Honoré retient son geste. C'est qu'une petite croix au bout d'une chaine n'ira pas loin, ni avec précision. En un clin d'œil,

Honoré compare la dent de carcajou et la croix puis décide de lancer de toutes ses forces le talisman plutôt que la croix. La dent de carcajou passe au-dessus des chiens. Ceux-ci bondissent pour l'intercepter. Et retombent dans la neige la gueule vide la dent de carcajou voyage trop haut pour eux. Mais le lancer d'Honoré est trop court. Il n'atteint pas Alexis s'accrochant plutôt aux bois cornus sur la tête de Baptiste.

Pour un temps, il ne se passe rien sinon que l'expression déjà tordue de Baptiste se mue en épouvante. Son panache se met à noircir, puis se désagrège, se carbonise pour retomber en miettes comme du papier consumé par les flammes. Baptiste lance un cri terrible alors qu'un feu intérieur le consume et que son hideux corps se dissocie, s'éparpille en braises crépitantes qu'emporte le vent d'hiver. Avant de disparaitre complètement, les mains griffues de Baptiste lacèrent un rocher y laissant de profondes marques. Dorénavant sous la gouverne de Maurice Boucher, la chasse-galerie s'envole sans plus attendre ramenant en enfer les hommes de la rivière Fâchée.

Honoré vient ramasser la dent de carcajou devant le rocher lacéré, au milieu de cendres Baptiste répandues sur la neige.

— Ce coup-ci, conclut Alexis, je dirais que Baptiste reviendra plus m'achaler. Il aura pas eu le dernier

mot, le maudit... Grâce à toi, ti-gars ! … Dis-donc, il reste-tu de quoi manger pis à boire au camp ? Parce là, l'appétit me reviens, pis j'ai une maudite bonne raison de fêter. On y va, ti-gars ?

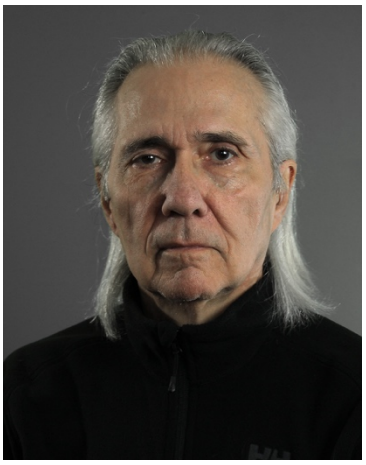
La malédiction d'Alexis est levée. Il pose sa grosse main sur l'épaule d'Honoré tandis que tous deux ils retournent au camp. Dès qu'ils s'éloignent, dans la distance résonnent en cadence de sourds Han ! Han ! Voilà la chasse-galerie survolant les arbres. Les silhouettes de cinq âmes damnées maniant de longs avirons se profilent contre la pleine lune. Le canot du diable monte toujours plus haut pour, espérons-le, ne plus jamais redescendre.

Chapitre 6 Fin

Référence page 123

Baptiste transformé en démon = sabot d'orignal, bois d'orignal,
Il confronte Alexis, lui indique le chemin vers le canot.

À propos de l'auteur



Coscénariste du plus grand succès de la série des Contes pour tous, La guerre des tuques (André Melançon,1984), l'iconoclaste Roger Cantin occupe une place unique dans la cinématographie du Québec. Scénariste et réalisateur passionné… il fait dire à l'un de ses personnages : « *Ne réprime en rien ce que ton imagination te suggérera* », (Marc Labrèche, Matusalem). Ce qu'il s'applique lui-même à respecter tant avec humour qu'avec persévérance. Le parcours atypique de Cantin révèle un véritable talent pour le métissage autant des techniques de cinéma que des structures narratives, que ce soit avec une comédie, un film pour la famille, un film noir, un road movie, etc. Son plaisir contagieux à raconter des histoires rappelle que sa place dans notre cinématographie mérite vivement d'être réévaluée au plaisir des petits comme des grands.

(Eric Falardeau dans Une histoire des effets spéciaux au Québec)

Visitez Roger Cantin sur le site www.kiss.qc.ca

La Griffe du Diable

Imprimé pour KiSS Éditions
en ??? 2022 sur les presses de
l'imprimerie ??? Montréal,
Québec

Ce livre est imprimé sur papier ?